

Chapitre 6 : Au cœur de la *gospodarie*

Le rapport public-privé et les relations familiales

L'être commence avec le bien-être

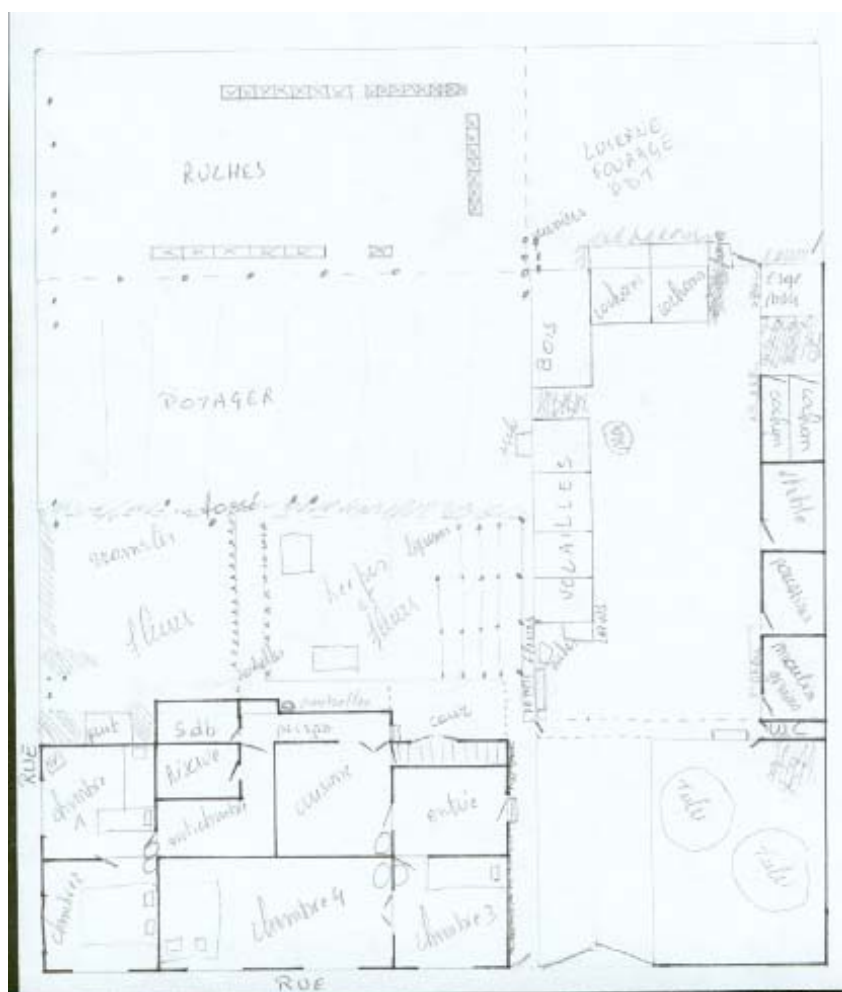
G. Bachelard

Dans le parcours jusqu'ici effectué, différents facteurs de distinction sont apparus. Les représentations identitaires de soi et d'autrui mobilisent l'image du *gospodar* dont l'instrumentalisation l'éloigne parfois de son historicité afin de souligner soit sa particularité authentique et/ou archaïque et l'ancrer comme spécificité nationale, soit son universalité, sa latinité, son européenité et sa modernité. La matérialité des demeures villageoises, porteuses de cette histoire et de changements, se combine à ces représentations afin de les légitimer. La *gospodarie* se charge de sens nouveaux qui s'additionnent aujourd'hui aux multiples significations acquises et transformées au cours des siècles. Reprenons le fil de la promenade débutée au chapitre 4.

6. 1 Derrière les murs

6.1.1 Une façade

Tout en stimulant de son bâton Suftel et Nicole pour qu'elles se décident à abandonner leur dégustation d'herbe devant le portail de la cour, Emilia surveille du coin de l'œil Nicu attablé au bar. *Vai de mine* me lance-t-elle lorsqu'elle voit son mari chancelant se lever, quitter la table et se diriger vers elle pour tenir le portail. C'est vrai que je ne l'ai pas souvent vu éméché mais ce soir-là, Nicu « en tenait une bonne ». Nous pénétrons dans l'espace avant de la cour. Nicu referme les portes métalliques jaunes clôturant l'espace domestique de la *gospodarie*. Nous sommes de nouveau dans une bulle protectrice. En effet, de hauts murs cachent au regard du passant tout ce qui se trame au cœur des maisnies du village. Seule l'ouverture du portail laisse entrevoir un premier palier d'intimité du foyer : la basse-cour (*ocol*). Les deux vaches longent la vieille Dacia bleue de la famille : direction l'abreuvoir. Titi le découvre de ses planches protégeant l'eau préalablement puisée au puit privé. Nicu rejoint ses camarades non sans avoir préalablement été chercher le tabouret d'Emilia. Il sort par la porte qui jouxte le portail où scintille une plaquette indiquant que le chef de famille est un ingénieur.



Relevé à la main (sans échelle) du plan au sol de la gospodarie des Badita, (05/03).



Vue vers l'avant de la gospodarie des Badita et détail du portail (07/06), Vue sur l'arrière de la maisnie des Badita (04/07).

À ces deux accès s'ajoute un troisième, plus discret. Il a été condamné pour cause de grippe aviaire. Cette petite ouverture pratiquée au bas du mur, à gauche du portail, permettait aux volatiles d'entrer et sortir à leur gré pour gagner l'ombre de la zone herbeuse précédant l'enceinte familiale. Pour se protéger de la contamination mais aussi des véhicules roulant à toute allure sur la route départementale récemment re-bitumée, poules, dindons, pintades, oies et canards sont assignés à résidence. Ils circulent dans la basse-cour avec les *Baltata romaneasca*. Quelques interstices pratiqués dans le grillage bringuebalant leur donnent accès à l'espace réservé à deux grandes meules de foin à la belle saison et de fanes de maïs (*tulei*) en automne. Selon R. Vuia (1937), cet espace se dénomme *tarc* (enclos à bestiaux).



Porte des toilettes et entrée vers l'espace des meules (07/07).

La basse-cour est entourée de divers cabanons (*anexe*) dont j'apprendrai que malgré leur uniformité bricolée, chacun a une attribution particulière. Ainsi s'alignent successivement le long du mur séparant cette *gospodarie* de celle de Dan, le voisin : les toilettes (un trou pratiqué dans le sol surmonté d'une feuillée) ; un fenil abritant le moulin fabriqué par Nicu pour moudre les grains et mélanger les céréales destinées aux animaux ; une remise comportant diverses cages où les poussins grandissent au printemps et en été ; l'étable des vaches (*grajdi*) ; deux boxes à cochons (*cotet*) accessibles par le portique qui couvre une grande cage sur pilotis (*patulul*) où sèchent les épis de maïs, les oignons. Le long des murs gisent des outils de jardinage, une vieille cuisinière servant d'armoire, des bassines, des marmites, des loques de tissus, des briques, de la ferraille, des poteaux, ...



Cages des volailles (12/02), étables des cochons et hangar à épis, étables des vaches et fenil (04/07).

Ces amoncellements de « détritux » sont aussi répartis en différents points du jardin. Ne disposant pas de décharge où se débarrasser de ce matériel, il est conservé. Qui plus est, souvent il ne s'agit pas, comme je le pensais au départ, de déchets mais bien d'un stock de pièces potentiellement utiles au « rafistolage » d'une cage, à la construction d'un nouvel enclos, à l'échange avec un voisin ...



Titu à la recherche de matériel pour construire un *disc* (sorte de barbecue), oies se désaltérant au pneu (07/06).

À côté de la porte permettant d'accéder au jardin, perpendiculairement à ces locaux, résiste la porcherie : un assemblage de planches et de portes verrouillées et blanchies qui semble devoir s'effondrer comme un château de cartes au moindre souffle de vent. Deux auges indiquent l'existence de deux cellules : à gauche, la truie engrossée et à droite les porcs nés l'année précédente. Les hommes de la maison favorisent régulièrement le plus gros sur lequel ils fondent leurs espoirs de festin pour Noël. Dans l'angle, est abritée la réserve de bois. En hiver, les Badita y hachent les bûches et y remplissent les tonneaux de sciure (*rumegus*) qu'ils brûleront la nuit dans les poêles (*soba de rumegus*) des chambres. Se succèdent ensuite quatre cages grillagées couvertes de tôles ondulées que l'on protège de vieilles couvertures ou tapis troués par forte chaleur ou grand froid. Deux pneus servant de bain et d'abreuvoir aux gallinacés sont placés sur la terre battue de laquelle jaillissent, ça et là, des briques et des pierres causant chutes et crevaisons. Pour éviter le marécage que forme le sol par temps pluvieux un chemin de béton relie la porte d'accès à la basse-cour, près du grand chêne, et les toilettes. Il longe ensuite les étables.

Outre cet espace dédié aux animaux, la *gospodarie* se subdivise en quatre autres zones fonctionnelles différentes.

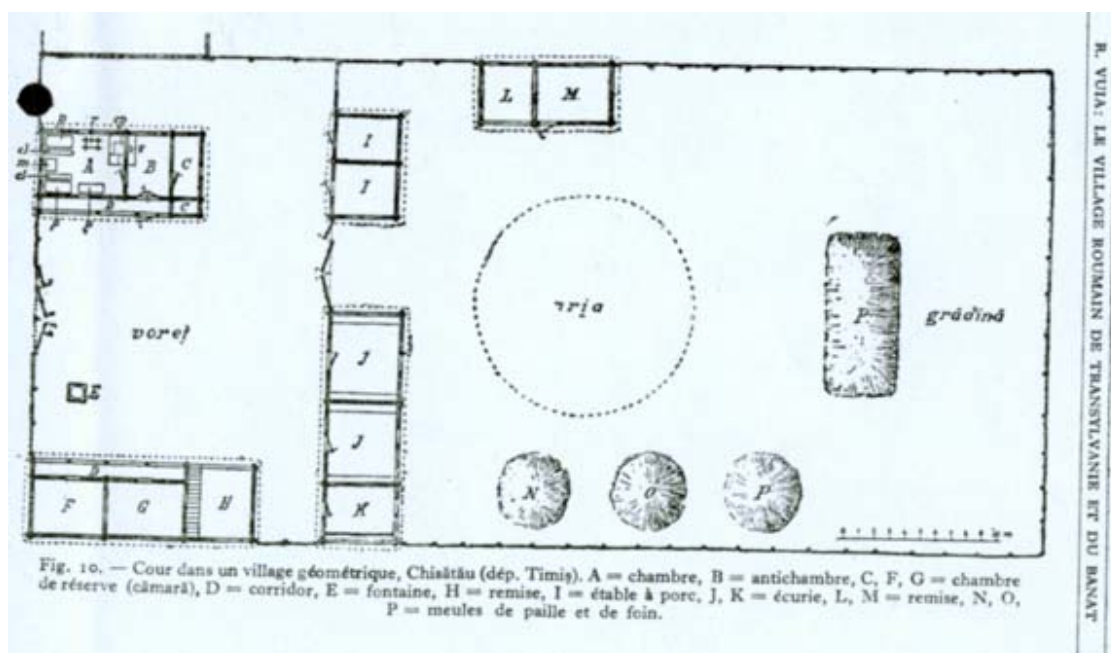
- Une plage herbeuse située au fond du jardin n'est fréquentée que par Nicu. Il s'y occupe de ses abeilles et y récolte le miel.
- Quelques pruniers la séparent d'une parcelle réservée au fourrage ou à la culture des pommes de terre. Proche du cabanon des cochons, il est facile d'y lancer la luzerne qui pousse sur ce terrain. Près du fumier, on égorge également les bêtes faisant ainsi des porcs, par plantes interposées, une espèce de cannibale.
- Le potager (*gradina*) est central. Cette terre nue retournée en hiver foisonne en été. Le brun monotone et la brume de l'automne laissent place au calfeutrage hivernal auprès de l'âtre de la cuisine puis à une ambiance estivale toute différente. Le potager dénudé par la fabrique des conserves devient une jungle regorgeant de ressources. Les rangs bien alignés de *zarzavate* (légumes verts du jardin) et autres tomates ou carottes se suivent régulièrement. En 2007, Emilia y a ajouté deux lignes de choux de Bruxelles. Cet espace est le centre de son attention l'année durant.



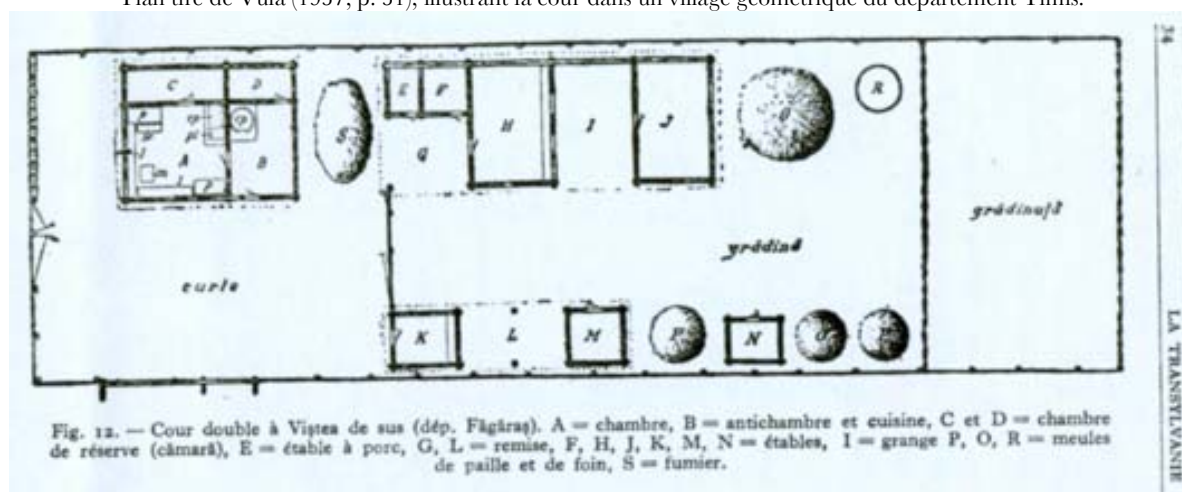
Les saisons au jardin : 11/03, 04/07, 07/07.

- Une fois le travail du potager estimé suffisant, l'ancienne économiste se consacre aux fleurs qui bordent les fils où sèche le linge, la table où sont préparées les carcasses avant d'être cuisinées, le puit et le préau où l'on vit en été (*curte*). Tout le long du jardin, de même que dans l'allée menant au préau, poussent des cactus, des géraniums ou des semis plantés dans des bouteilles de plastique recyclées et des casseroles récupérées.

Cette distribution spatiale de la *gospodarie* ne correspond pas à ce que R. Vuia (1937) décrit comme habitation typique du Banat souabe. *Dans les villages de plaines du Banat et sous l'influence des villages souabes de cette région, les bâtiments accessoires tels que la camara, l'étable, la grange sont placés les uns à la suite des autres sous le même toit que la maison, formant ainsi une longue construction perpendiculaire à la rue* (Vuia, 1937, p. 30). S'il existe des traces et influences de la fondation germanique tel le quadrillage des rues, des changements ont eu lieu. Depuis leur arrivée, en 1925, les Roumains ont mélangé leur répertoire architectural avec celui des Souabes. En effet, la maisnie des Badita, comme bien d'autres à Maureni, est apparentée avec le système de la double cour, typique de la mixité de l'exploitation pastorale et agricole. Selon R. Vuia, cette organisation subdivisée en deux espaces (*curte* et *ocol*) est une caractéristique roumaine : ... *la séparation entre une avant-cour où sont l'étable et les animaux, et une arrière-cour avec la maison et ses habitants : ce trait différencie la cour roumaine de la cour germanique, saxonne ou souabe, où depuis des temps immémoriaux les Germains d'Occident ont habité et vécu sous le même toit que leurs bêtes* (Vuia, 1937, p. 38).



Plan tiré de Vuia (1937, p. 31), illustrant la cour dans un village géométrique du département Timis.



Plan tiré de Vuia (1937, p. 34) illustrant la cour double d'un village du département de Fagaras.

Cette subdivision spatiale fait également écho aux pôles de références occidentaux et orientaux entre lesquels le caméléon oscille. La cour réservée aux animaux (*ocol*) fait appel à un terme d'origine slave tandis que le registre associé à la cour, le préau des hommes (*curte*) est d'obédience latine. Pour R. Vuia ce système à double cour provient du pays de Fagaras (en Transylvanie, au centre du pays). Or les Badita ont acheté leur maison à un Souabe reparti en Allemagne. L'influence réciproque et le métissage sont attestés au même titre que la continuité et le changement. Pour J. Cuisenier (1991), la maison rustique est un système orienté selon trois axes influençant la conception de l'être et de l'existence des habitants. La séparation entre la cour et la basse-cour se perpétuant aujourd'hui chez mes logeurs se justifie par la mixité de leur exploitation, de leurs occupations et par leur mode de vie. L'ethnologue français dégage un axe vertical (haut-bas) lié à la cosmogonie, une organisation latérale (gauche-droite) structurant les tâches et une organisation longitudinale (avant-arrière) se rapportant à l'intimité. Ce modèle idéal de la maison rustique insiste sur l'espace circonscrit de l'habitation : aucun

espace n'est vide, mais chaque lieu est marqué. Chez les Badita, chaque espace a sa fonction. Il est fréquenté par des membres déterminés du ménage qui y accomplissent leurs obligations quotidiennes. Division spatiale et division sexuelle des tâches se répondent l'une l'autre²⁷¹.

Il existe une certaine unité entre les *gospodarii* de Maureni. Le style hérité des Souabes marque encore le village mais cette uniformité du style des façades des maisons ne cache pas la diversité des plans d'aménagement des propriétés. « Traditionnellement », c'est-à-dire selon le modèle souabe décrit par les villageois, le crépi des façades est de couleur neutre (jaune, beige, gris) avec un liseré bordeaux, brun ou blanc soulignant les fenêtres, le bas et/ou le haut du mur. Quelques moulures peuvent également orner le pied des corniches ou le pignon de la maison (ils comportent parfois la date de construction) si celui-ci est orienté vers la rue. La couleur des châssis des fenêtres rappelle celle des liserés peints. Elle est souvent en accord avec la teinte du portail. La plupart des maisons est de ce type. La maisnie du maire l'illustre parfaitement. Il peut s'agir d'une répétition du style « premier » conservant le « caractère » de leur maison ou d'un maintien non volontaire se perpétuant en raison de la non intervention des habitants. Ces derniers, souvent en fonction de leurs moyens ou, selon l'élite locale, par manque de volonté et de travail, n'entretiennent leur maison que dans la limite de leurs possibilités.



Façade de la maison du maire de Maureni présentant les caractéristiques dites classiques de la maison souabe (05/06), détail d'une façade lézardée et des murs qui s'effritent (05/06).

Les façades, comme les jardins, reflètent la prospérité des habitants (sinon actuels du moins antérieurs) et leur prestige, leur statut. Les demeures sont à l'image des gens : elles témoigneraient de la barbarie des paysans *tope* et de la rigueur, du sérieux des habitants se revendiquant *gospodar* par le maintien de son mode de vie. La distinction du « reste » du village se matérialise. L'entretien des façades est un premier signe. Les aménagements et les travaux de modernisation en sont un second. Le style et la taille de ces réfections un troisième. L'apparence des maisnies sert, à l'élite et aux « *gospodari* », de légitimation. Elle est une preuve supplémentaire de l'existence des différences au cœur du village, de leur justesse légitimant la hiérarchie sociale locale, le statut et le prestige du *gospodar* et ceux qui l'incarnerait. Cependant, des changements ont lieu. Les murs de certaines *gospodarii* sont nus,

²⁷¹ J'y reviendrai au point suivant.

fissurés, transpercés voire écroulés. Si la fragilité des parois en adobe qui s'effritent avec l'âge et le manque d'entretien de certaines maisons attestent, selon l'élite villageoise, de l'incapacité des résidents à prendre soin de leur *gospodarie*, l'habitant n'est pas pour autant dénigré, barbarisé. Du point de vue matériel et visible, outre l'entretien de la maison et la mise en culture des terres, le jardin reflète également la valeur et le rang signifiant le respect, la reconnaissance des villageois « *gospodari* ». Si les friches des champs augmentent en dépit de la honte engendrée mais assumée en raison de l'incapacité matérielle d'agir autrement, l'abandon des jardins serait symptomatique d'une forme de laisser-aller choisi, d'une incapacité à « bien » gérer l'autonomie de son foyer fondée sur la production du *gospodar* dans la *gospodarie*. Cependant, le non-entretien du jardin ne peut non plus être un marqueur clair de l'appartenance à un groupe défini selon les critères moraux de respect ou non du modèle *gospodar*. Un jardin vide n'atteste pas nécessairement du laisser-aller mais de son abandon parfois en faveur d'un autre rythme de vie n'engendrant pas nécessairement le désintérêt pour la *gospodarie* et l'autonomie de son foyer. Cet état, stigmate pour les villageois se revendiquant *gospodar*, informe surtout sur l'occupation des habitants. Si les cours les plus ordonnées et évoluées signent le suivi de la norme *gospodar* par les exploitants, l'inverse n'est pas nécessairement « vrai ».



Deux *gospodarii* dont les façades témoignent d'entretien différent participant comme les jardins à la classification des Maurenienii comme respectueux du mode de vie *gospodar* ou non (05/06). /Cependant ces traits ne sont pas les marques d'un jugement définitif : le jardin des Buliga qu'Emilia nomme *les grands patrons* (07/06). Ils possèdent le moulin, des serres et un magasin, j'en reparlerai. /Un jardin foisonnant entretenu (07/06).

On constate d'autres transformations : le crépi prend une teinte plus vive (rose, vert, bleu), les fenêtres ne consistent plus en un double châssis de bois mais sont *termopanisées* (double vitrage et pvc), de la céramique protège et en décore le bas des murs. La famille Seracin et les voisins qui font face aux Badita ont par exemple opéré ces changements. Ces deux foyers ont des enfants installés en Allemagne ou en Autriche. Les uns cultivent leur potager les autres non. Après son retour des USA, son projet migratoire ayant échoué, Basarab a repeint son magasin en vert pomme. Certaines maisonnées ont également des murs apparents dévoilant la maçonnerie : un assemblage de briques maintenues par de l'adobe. Comme les murs non peints des Badita, il ne s'agit pas d'un « laisser-aller » mais de travaux en cours. Souvent, un tas de sable ou une montagne de briques placés devant le portail en atteste. Ces travaux sont d'ampleurs différentes : cela va de la pose des châssis neufs à la construction d'une aile plus grande que le corps de logis de base ou un changement plus profond : l'adaptation d'un style différent, un chalet « suisse » par exemple.



Tas de sable et de briques attestant de travaux en cours : réfection du crépi, pose de châssis en PVC (04/07)

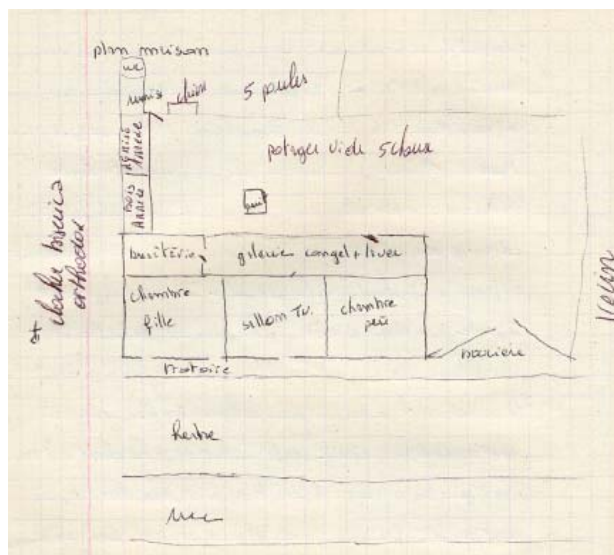


Travaux d'agrandissements des *gospodarii* par leurs propriétaires partis travailler à l'étranger (05/06, 07/06).



Maisons en ruine, maisons fragilisées et constructions neuves des émigrés se côtoient (07/06) / grille d'entrée d'une villa tsigane au cœur de Bocsa (07/06).

Ces transformations plus frappantes et parfois colossales ne sont pas sans rappeler le phénomène de la *casa faloasa* (maison grandiose, hautaine) urbaine ou touristique étudiées par D. Diminescu (1999), R. Nagy (2009) et d'autres. Il en existe évidemment aussi dans la ville voisine de Bocsa, mais ce phénomène ne touche pas (encore) Maureni. Pourtant, les organisations spatiales des maisnies sont diverses et ce avant même que les villas ne commencent à apparaître. La maison de la famille Tene, mes premiers logeurs, présente un plan similaire à ce que R. Vuia nomme *maison à tinda* (antichambre). À l'origine, selon cet auteur, elle se compose de la cuisine – *cinda*, une pièce principale – *clet* et la chambre - *soba*. Pour la famille qui vit en ces lieux, les pièces se nomment *tinda*, *bucatarie* (cuisine), *casa* (pièce centrale) et *camera* (chambres).



Relevé à la main du plan de la *gospodarie* des Tene (10/02).

Les Tene ont abandonné le travail du jardin où poussent de rares choux. Marian travaille pour Christian, Clara est trop âgée, Alina est trop jeune et sa mère vit à Paris. Du point de vue de l'élite selon ce que montre la *gospodarie*, personne ne prend soin de celle-ci. Les Tene seraient alors des *tope*. Leur basse-cour se réduit à 5 poulets et un chien famélique s'abritant dans une vieille cuisinière, sa propre chaire pour seule nourriture. La *gospodarie* des Seracin est plutôt de type « maison à *camara* » comme celle des Badita. Le porche d'entrée est couvert. De part et d'autres se trouvent différentes pièces. Un côté est occupé par le couple, l'autre par la mère du directeur. À l'arrière se succèdent la basse-cour et le potager. Une cuisine d'été a été ajoutée au corps de bâtiment. Comme chez Badita, la maison est un parallélépipède rectangle. Cependant, à la différence de distribution des pièces et des espaces, s'ajoute une autre distinction : une *tinda* de fortune a été ajoutée à l'arrière de la maison de mes logeurs. Le seuil a été déplacé.



Façade de la maison Seracin après les travaux : murs avec faïence et *termopan*, voiture de marque étrangère des enfants installés en Autriche, intérieur de la cour des Seracin vue depuis le porche d'entrée (07/06).

Chaque maisnie partage une structure spatiale symbolique : quatre seuils de pénétration dans l'intimité du foyer révèlent le type de relations entretenues entre le visiteur (*musafir*) et l'hôte (*gazda*). Lorsque nous allions, Bianca et moi, chez des villageois qui ne rendent pas visite aux Badita, nous

appelions la personne depuis le portail : chez Lucretia pour savoir si elle pouvait venir repeindre la cuisine avant l'arrivée de visiteurs, chez Tene lorsque je revenais chercher du matériel pour travailler, chez Pusa pour rendre visite. Les acheteurs du lait de Sufletel et Nicole n'étant pas amis par ailleurs avec les producteurs, attendent sur le pas du portail. L'entrée dans la cour (*curte*) dépend de la présence et de la taille du chien de la maisnie. Si personne ne répond au *ola* crié au portail et que la férocité du chien n'en dissuade pas, alors on pénètre plus avant dans la cour pour réitérer l'appel. Si le propriétaire des lieux ne sort pas, il est absent ou occupé à autre chose : il faudra revenir. En hiver, afin de ne pas rester dans le froid, les consommateurs du lait des Badita sont autorisés à entrer dans le couloir. Ils ne pénètrent cependant pas dans la cuisine et patientent là sans se déchausser. Cet espace couvert est un assemblage de tôles, de plaques métalliques, de briques, de pierres. Le jour laissé entre les fenêtres et les murs de fortune permet au vent, à l'air et aux guêpes d'entrer. Au coin extérieur, sont rangés les poubelles et les seaux pour récolter la nourriture des cochons.

À suivre les descriptions des espaces traditionnels roumains écrites par H. H. Stahl, R. Vuia ou encore J. Cuisenier, ce couloir me semblait se nommer *prispa*. Il s'agit d'une petite cour couverte et du hall qui permet de desservir et d'accéder à différentes pièces de la maison. Selon Bianca, leur maison n'a pas de *prispa*, il s'agit d'un *coridor* car il possède des murs. Chaque membre du foyer désigne ce lieu par ce mot entendu également dans d'autres maisnies de Maurenî. Cet espace de transition a été rajouté à la maison de mes seconds logeurs après sa construction datée de 1910. Lorsque les Badita en sont devenus propriétaires, il existait déjà. *Prispa évoluée* ou *coridor* (une *tinda* en somme), quelle que soit l'appellation scientifique ou locale retenue (endogène ou exogène), dans cette zone, on n'est ni dehors ni dedans, ni en rue ni dans la maison, plus dans l'espace public et pas encore dans l'intimité privée. En septembre 2007, un nouveau crédit bancaire a permis à la famille d'abattre et de remonter en dur cette zone de transition. L'équipement sanitaire communiste de la salle de bain située au bout du couloir a été renouvelé en même temps.

Le *coridor* est aussi le lieu de croissance des poussins avant de passer à la remise ; on y change de chaussures, surveille la cours et le potager, conduit les travaux que l'on fait exécuter à l'extérieur sans quitter l'intérieur, lieu de conversation privilégié dès que le soleil pointe et de repas en été. Cette frontière fait lien avec le dehors comme la zone des prés pour le village. On trouverait donc aussi un espace concentrique fait de divers cercles autour de la *gospodarie* comme du village : extérieur de la chaussée ; zone herbeuse et seuil du portail ; les deux seuils de la maison : de la cour au couloir et du couloir à la cuisine tournés vers l'extérieur ou vers l'intérieur. Ne pas respecter cet ordre spatial est une violation. Pour les habitués ou à l'invitation des résidents, l'entrée dans la cuisine est automatiquement précédée d'un déchaussement. L'hôte propose alors un siège, un café ou une limonade, une cigarette, du gâteau, des biscuits. La boisson, les paroles qui l'accompagnent, les façons de manger, siroter, de se

tenir en pied ou assis, les places de chacun expriment les positions, les relations entre les acteurs. En voici une illustration :

La première entrée de Christian chez Badita eut lieu le 29 octobre 2003. Il venait me chercher pour que nous rendions visite aux Belges de Periam. Lors de ses premières visites pour voir « si je vis encore » comme il disait, Christian ne se déchaussait pas mais commettait aussi un autre « impair ». Il passait pas l'entrée latérale de la maison, probablement l'accès premier du bâtiment. Ornée de tapis et lieu de passage vers les chambres du couple Orasanu, c'est une zone intime que seuls les amis et les hôtes logeant là franchissent. Ramenant avec lui la terre accumulée sur ses chaussures, le fermier belge est invité à s'asseoir. Il regarde, l'œil en coin, le tabouret qui lui est présenté et le dédaigne. Il refuse le café proposé (puisqu'il est entré) et se justifie: *je dois organiser le travail à la ferme, en Roumanie on a le temps mais pas en Belgique*. Emilia, Nicu et Mihăi en partance pour la récolte des *tulei*, s'offusquent : ses vêtements sont sales alors qu'il part en visite (pour l'agriculteur, sa tenue montre qu'il est travailleur), il entre avec ses chaussures, refuse leur hospitalité et pénètre par la mauvaise porte. Il ne passe pas par l'étape de l'attente dans le *coridor* et n'attend pas l'invitation à entrer. Il se comporte comme un inconnu (qu'il était alors) mais occupe un espace réservé à l'interconnaissance plus profonde. Peu à peu, le Belge comprit qu'ôter ses chaussures et boire un café font partie du rite de bienvenue et s'y adonne. Sa femme et lui ont rendu souvent visite à Bianca lors de sa grossesse sans parvenir à changer positivement le regard de la famille Badita à leur égard.

Les seuils d'entrée dans le village et la maison sont comme une double coquille protectrice de l'abri des Maurenieni et de leurs foyers. Malgré les travaux effectués, ces espaces transformés avec des matériaux contemporains conservent leur rôle de protection et de transition, de sas.



Le « grand jour » de la *termonpanisation* eut lieu chez Badita en avril 2007. Elle n'engendra pas, comme dans nombre d'autres maisons, une humidité généralisée fragilisant les murs / vue sur les poubelles à l'angle du vieux *coridor* (07/06) / Nicu au seuil extérieur du *coridor* (04/07).

6.1.2 Un foyer

Les observations menées à l'extérieur des maisnies peuvent aussi être faites pour les espaces intérieurs. Des permanences et des changements ont lieu. Les discussions entre Titi et Emilia à propos de l'aménagement prévu du *coridor* témoignent de modifications de l'organisation de la *gospodarie*. Deux visions différentes des travaux à effectuer s'énoncent. Tous deux s'accordent sur la nécessité d'élever des murs solides par rapport au montage existant, sur le nettoyage et la récupération des sanitaires et leur raccord à l'eau de la citerne du grenier de même qu'à un chauffe-eau électrique. Ils s'opposent par contre sur l'ampleur à donner à ce couloir et à la salle d'eau. Titi veut l'étendre sur le jardin de fleurs d'Emilia qui ne veut pas voir disparaître son hobby. *Les fleurs c'est essentiel !* proteste-t-elle. Son beau-fils insiste sur l'intimité, l'usage différent de l'espace : mettre sécher le linge, rangement des chaussures, luminosité, offrir un lieu pour tous. Emilia propose d'abattre le préau qu'elle juge laid pour éviter l'expansion sur ses terres. Titi rejette cette contre-proposition : c'est là qu'il passe ses journées et pas dans le jardin. Il met un terme au débat en insistant sur le fait que ces travaux sont effectués pour eux, la famille Orasanu, les futurs propriétaires de la maison et surtout pour Alexandru, leur fils. *Les travaux sont pour nous, pas tant Victoria. Il faut le faire selon mon ordre du monde (randuiala)*. Nicu me rappelait la veille que, une fois ces changements opérés, il donnerait les clés de la *gospodarie* à Bianca et Titi. Emilia et lui ne seraient plus les responsables, le couple principal du foyer. Cela leur permettrait de partir plus souvent en Olténie, mais le vieil homme s'interroge : *qui s'occupera alors de la volaille ?*

Si la modernisation des lieux et une vision partagée d'un plus grand confort mettent les différents acteurs d'accord, il n'en est pas de même sur les répercussions et le sens profond de ces changements. Le confort est recherché par la génération la plus ancienne s'il consiste en un maintien de ce qui existe : il s'agirait de refaire le même mais en neuf. L'amélioration par la nouveauté ne doit pas restructurer. La continuité prime sur le changement. Par contre pour le jeune couple, une autre perspective est envisagée : il ne s'agit pas de restaurer telle quelle la maison mais bien de la transformer afin de l'adapter à un autre mode de vie, une autre organisation et une autre norme. La seule apparence de la nouveauté ne suffit pas. Le point de vue des Orasanu est sous-tendu par leur emploi du temps. Travaillant tous deux à l'école, le directeur et l'institutrice n'oeuvrent pas autant que le couple Badita au jardin ou dans la basse-cour. Ces derniers perdent de leur centralité. Bien que Bianca m'ait répété à plusieurs reprises son souhait de conserver la basse-cour et malgré la nécessité de recourir au jardin pour se nourrir suite au manque de revenus, potager et *ocol* seront réduits. Une passation de pouvoir se déclare et souligne que si une continuité se fait sentir, elle ne consiste pas en une reproduction du mode de vie, mais fait aussi preuve de changements. En effet, si le rythme des journées, les habitudes et les ressources alternatives diffèrent d'un couple à l'autre, leurs conceptions de la qualité de vie changent aussi. Elle n'est plus fondée, pour le jeune couple, sur l'autonomie du foyer par le travail de la terre, mais sur l'autonomie par les revenus. Les marqueurs du bien-être demeurent

l'autonomie du foyer rendue visible par l'entretien de la maisnie, mais avec d'autres moyens et d'autres formes d'expression. Le temps libre et le confort prennent un autre sens. En résonance d'une part avec les éléments attestant de la distinction des Maurenieni « *gospodar* », ces changements sont aussi dissonants. Ce désaccord avec les aînés du foyer vibre à l'unisson avec des transformations opérées tant par des « *gospodari* » que des « *tope* ». Les catégories se brouillent et le tissu social se recompose sans effacer l'ardoise²⁷².

J'ai connu trois étapes dans l'aménagement de la cuisine des Badita. Le mariage de Bianca, la naissance de son fils et l'accès « facilité » aux crédits bancaires ont poussé et ont permis à la famille de s'équiper. En 2002, les Badita appelaient ce lieu de vie principal, à la fois espace de préparation des repas et d'accueil des visiteurs, la cuisine et non *tinda*. R. Vuia identifiait, en 1937, deux variantes du type de maison à *tinda* du Banat (p. 53). L'une étant la forme modernisée de l'autre. Dans ces maisons, il identifie la *tinda* à la cuisine. Si l'on mange parfois par beau temps dans le *coridor* des Badita, il existe bel et bien une pièce particulière identifiée par sa fonction de cuisine. Cette dénomination sous-tendant une affectation principale et la pluralité des fonctions de cette pièce indiquent la modernité du mode de vie du foyer. En effet, J. Cuisenier (2000, pp. 67-68) rappelle également que la *tinda* est habituellement le lieu d'organisation central de la maison et l'âtre en est le pivot. La modernité se mesure ici à l'aune de la maison traditionnelle dont le mètre étalon serait les exemples édifiés au musée du village de Bucarest²⁷³. D'autres formes de « modernité » apparaissent également avec l'équipement électroménager renouvelé et la restructuration de l'espace cuisine. En 2002, la cuisine des Badita s'apparente à la description de la maison unicellulaire faite par Petrescu (1985 ; citée par Mihailescu, 1992). *L'économie parfaite de l'espace réservé à la pièce principale se réalise en fonction des quatre points cardinaux qui marquent chaque coin de la pièce, affectés à une fonction précise : le coin gauche, du côté opposé de la porte, est occupé par le foyer (âtre, four, cheminée), c'est-à-dire, le système vital du chauffage et de la préparation des aliments ; le coin droit est réservé au lit, au coffre de dot (« lada de zestre ») et à une pile de tissus et couvertures soigneusement pliés, le tout représentant à la fois l'espace du repos et celui de la représentation ou du prestige. Le coin droit à côté de la porte est dévolu à la table encadrée à l'angle par deux bancs massifs et souvent (par le jeu réglementé de l'orientation de la maison, façade au sud ou à l'ouest), ce coin-là est celui des icônes représentant l'espace social réservé aux grandes occasions et aux hôtes. Enfin, le coin gauche à côté de la porte est celui de l'entrée (« *tinda* ») où l'on range la vaisselle usuelle, où l'on stocke les aliments, les provisions ou l'eau.*

Effectivement, lorsque l'on est invité à entrer chez mes logeurs principaux, on remarque la même organisation à peu de choses près. La cuisinière à bois surmontée de ses casseroles où été comme hiver mijote la nourriture et chauffe l'eau, occupe le coin arrière gauche de la pièce. En face,

²⁷² Voir chapitre 9.

²⁷³ Ce musée érigé dans les années 1930 par D. Gusti et H.H. Stahl regroupe, à ciel ouvert, un ensemble de maisnies, ateliers et églises représentatifs des diverses architectures régionales roumaines.

se trouve le lit où dort Emilia. Au mur un tissu fleuri crocheté à la main. Entre ces deux coins : deux meubles de cuisine en bois blanc surmontés de vitrines. Le premier est dénommé ironiquement par les habitants *masina de spalat automata* (lave-vaisselle). On y entrepose la bonbonne de gaz de réserve et y empile la vaisselle sale. À côté, comme dans l'armoire du coin, sont amassés les condiments : farine, huile, sucre, épices, cacao, ... mais aussi des sacs plastiques, des outils, des médicaments, des napperons et nappes, des vases. Les suspensions montrent une panoplie de services à café et de verres poussiéreux. Au pied du lit, un double évier est surmonté d'un minuscule miroir. Une tablette y est accrochée. Elle comporte un savon, les brosses à dents des membres de la famille, les rasoirs et blaireau de Nicu et Titi. Un seul robinet fonctionne. Il est alimenté par un tuyau qui descend de la citerne du grenier. L'eau est froide et non potable. Un des bacs de cet évier est inutilisable car non raccordé à l'évacuation qui se déverse dans le jardin. Un drap damassé gris et turquoise cache la bonbonne de gaz situé en dessous. Elle alimente un *aragaz* qui complète utilement la cuisinière à bois. Vient enfin dans le coin droit, une dernière armoire comportant la vaisselle quotidienne, les couverts, le pain et les casseroles. À l'opposé, s'empilent sur le portemanteau des pulls, des manteaux, des foulards, des bonnets, des chapeaux que l'on enfle pour travailler au jardin. Ils encombrent la porte d'accès au grenier. Enfin, deux fauteuils encadrent le calendrier orthodoxe et une table basse couverte d'un napperon. S'y trouvent le courrier, le cahier des comptes, des journaux, le téléphone fixe, un plateau pour les verres, les tasses et le cendrier destinés aux hôtes. Lorsque les places sont occupées, ils sont invités à s'asseoir à la table centrale entourée de tabourets.

Successivement, les Badita ont pu s'acheter un congélateur de grande taille qui occupait le couloir précédant la chambre de Bianca avant de gagner le coin arrière droit de la cuisine en 2006. La nouvelle machine à laver achetée à Resita en 2003 a d'abord été raccordée à la citerne du grenier dans la vieille salle de bain. Les eaux usées étaient alors évacuées par la baignoire vers le fossé près de la palissade du jardin. La lessiveuse a ensuite pris place dans la cuisine à l'ancien emplacement de la cuisinière au gaz. Elle se vide dans la cuvette de l'évier. Un four à micro-ondes vint compléter l'équipement en 2006. La vieille cuisinière à bois fut reléguée dans la cour pour laisser place à un *soba teracota* : un poêle à bois en céramique servant également de four et de réchaud. La peinture jaune vif est rafraîchie en 2006 lorsque mon beau-frère et son épouse sont venus me saluer au cours de leurs vacances en Roumanie. Les tapis furent alors supprimés, la nappe de la table principale renouvelée et les meubles assemblés sur le mur de droite autour de l'*aragaz* dès lors encastré comme dans les cuisines équipées proposées en Occident. Les seuls coins inchangés sont le lieu d'accueil des invités et le meuble qui lui fait face. Le lit d'Emila gagne la chambre conjugale succédant à l'antichambre où sont conservées les couvertures, les tissus brodés et muraux supprimés de la cuisine notamment. La même année, la grande pièce avant a aussi été réaménagée : du parquet a été posé, les murs peints, l'électricité refaite, du mobilier et un autre ordinateur acheté, un *soba teracota* a remplacé le *soba de rumegus* dans la chambre du jeune couple.



Cuisine des Badita : lieu des invités, cuisinière à bois, le lit d'Emilia au pied de l'évier (11/03).



Cuisine des Badita après transformations (07/07).

Lascu, lors de son installation avec son épouse dans une partie de la *gospodarie* du père de cette dernière, a effectué quelques travaux. Sa cuisine ne présente pas d'âtre, mais est équipée d'un *aragaz*, (une cuisinière au gaz) et d'un micro-onde. Les invités sont reçus dans la chambre où les jeunes se réunissent autour de l'ordinateur. Nicolae et Maria de Gataia, grâce à l'argent obtenu de la cueillette des fraises belges, ont fait aménager un intérieur ressemblant aux espaces occidentaux : une cuisine équipée ; un salon avec divan en cuir, écran géant, chaîne hifi ; une salle de bain carrelée *aux normes européennes*, blaguent-ils. Comme Lascu ou les Badita et leurs enfants, ce couple se pose comme continuateurs du modèle *gospodar*. Ils respectent la norme de l'autonomie du foyer. Cependant, les moyens pour y parvenir et les signes pour le montrer varient. La maison du *gospodar* ne doit plus être propre au sens de l'ancêtre cultivateur mais au sens européen. Les activités domestiques changent. La cuisine le montre : elle s'équipe autrement. Les envies et l'accès aux biens changent : la technologie pénètre le salon. Cependant tout n'est pas autre : Maria et Nicolae avaient réussi à carreler leur ancienne salle d'eau sous le communisme. Les matériaux, les couleurs, la technique changent. Cela s'accompagne et témoigne aussi de restructurations plus profondes²⁷⁴.

L'argent accumulé par les séjours temporaires à l'étranger ne donne pas nécessairement lieu, comme la famille de Gheorghe l'illustre, à des aménagements importants, à un confort accru sans,

²⁷⁴ J'y reviendrai dans la suite de ce chapitre.

pour autant, perdre la réputation de *gospodar*. Cette famille est *pauvre mais digne* selon Emilia. Depuis l'aggravation de sa maladie l'empêchant de travailler, les revenus de Gheorghe sont réduits. Son épouse a été obligée de partir cueillir des fraises à Gerpinnes (Hainaut, Belgique) pour diverses raisons. Il faut financer les médicaments indispensables aux soins de son mari, l'aménagement de la maison et payer de la nourriture pour son foyer. En effet, les produits de la *gospodarie* sont devenus insuffisants depuis l'accroissement de l'intensité du travail hors de la propriété et des coûts de production. La recherche d'un confort en s'affranchissant d'une exploitation archaïque manuelle de la terre est également un facteur à considérer. Les Roman ont pu acheter des fauteuils en velours couleur saumon et une chambre à coucher de seconde main. Les murs de leur maison présentent de profondes fissures. Le sol est en terre battue. Les murs intérieurs ne sont pas peints. Le mobilier est réduit au minimum : outre les achats récents, on trouve une table, quatre chaises, un lit et un poêle à bois. Aucune décoration, mais c'est propre : le sol est balayé, la basse-cour entretenue, les déchets ne jonchent pas le sol, le jardin est fauché. Les parents ont un salaire ou recherchent un emploi, les enfants vont à l'école, ce sont des « gens conséquents », *oameni cumsecade*. Avec leurs moyens, ils tentent de parvenir à l'autonomie. Ce ne sont pas des *tope* mais des héritiers du *gospodar* sans être *gospodar* comme l'élite car ils tentent d'être indépendants sans y parvenir totalement comme le reflète leur maisnie.

Les moyens économiques déterminent partiellement l'apparence. Montrer est important à Maureni. Le clinquant n'est pour autant pas reconnu par tous. Les « *gospodari* » affichent leur autonomie mais cette dernière est aussi mesurée. Il ne s'agit pas de consumérisme dans lequel verseraient certains migrants selon l'élite. Les biens doivent entrer dans la logique de ce qui est considéré comme raisonnable par les héritiers du *gospodar*. Les biens qui ne sont pas acquis au terme d'un travail incessant n'ont pas la même valeur que le même bien obtenu par le travail. Le faire donne le sens et lie. Il importe, pour être reconnu comme *gospodar*, d'être autonome. Chercher à l'être par le travail, faire un minimum sans que cela ne tourne nécessairement autour de la terre fait de vous un « bon villageois », quelqu'un de conséquent. Par ailleurs, cette autonomie, pour correspondre à la norme du *gospodar* mise en exergue par l'élite, ne doit pas être recherchée individuellement mais pour le foyer voire le réseau de relation dans lequel la *gospodarie* devenue *mixte diffuse* l'inscrit. La maison en atteste en servant de preuve de cette inscription dans un « juste milieu » à saisir. J'y reviendrai ci-dessous.

La pauvreté n'est pas non plus toujours stigmatisée par le dénuement des intérieurs sans pour autant donner lieu à une bonne réputation.



Clara Tene alimente le bois du *soba* de sa cuisine, vue de l'aménagement intérieur du salon des Tene (10/02).

La famille Tene malgré le salaire du père n'a pas la réputation d'être une famille de *gospodar* : l'entretien du jardin et de la basse-cour mais aussi le comportement de Marian et de sa mère adeptes de la vodka ou encore l'abandon du foyer par l'épouse de Marian, l'endettement de celui-ci notamment dans les magasins, les soupçons de vols pesant sur Alina fondent ce jugement par l'élite. Cette famille installée au village après la chute du régime ne mange pas à sa faim tous les jours. Lorsque j'y ai séjourné, malgré la pension versée, la soupe souvent froide de flageolets et farine faisait mon quotidien. Le dimanche, un morceau de saucisson égayait des pâtes ou des œufs. Les pots de confiture que je m'achetais pour le déjeuner étaient mangés dans la journée par Clara et sa petite fille. La vaisselle était rarement lavée. Les assiettes une fois raclées avec nos morceaux de pain rejoignaient, sans transition, ce que j'ai fini par appeler « l'armoire aux milles délices ». Ni Clara, ni Marian, ni Alina ne se souciait de tirer l'eau du puits si ce n'est pour la lessive. Dans un premier temps fraîchement débarquée, je ne me suis pas non plus rendue responsable de cette tâche estimant « normal » de suivre leur mode de fonctionnement. Cependant, un jour, je décidai de suivre Clara toute une journée pour connaître son emploi du temps. Je découvris que, en plus du repas qu'ils effectuaient avec moi, la grand-mère et sa petite-fille faisaient d'autres repas accompagnés de charcuterie achetée à la pièce, le matin. Leur hospitalité ne correspondait pas à ce que je connus par la suite chez Pusa ou Badita. Les Tene ne sont pourtant pas les plus pauvres du village. Un soir d'octobre 2002, Clara m'explique que, à Pâques, elle dut être hospitalisée durant deux semaines. *Quand je suis rentrée*, me dit-elle, *mes poules étaient mortes*. Ni Alina, occupée avec l'école, ni Marian travaillant pour le Belge ne les avaient nourries. *C'est pour cela que nous sommes si pauvres*. L'absence de l'épouse de Marian ou de la grand-mère (*bunica*) se fait sentir dans la vie quotidienne, dans l'organisation de la *gospodarie* qui permet aux villageois de vivre en semi autarcie lorsque la famille est complète. Fièrement, Clara m'emmène ensuite voir sa réserve de bois probablement pour me montrer qu'ils ne sont pas « si pauvres », qu'ils sont des *oameni cumsecade*. Pour renforcer mon jugement positif à leur égard, Clara me dévoile le contenu des armoires des deux chambres : des couvertures et des manteaux de fourrure, des bonnets en astrakan y sont conservés. La richesse et la fierté ne sont pas ici symbolisées par le jardin ou la terre mais par ces biens ainsi que la quantité de bibelots de céramique et la vaisselle inutilisée qui remplissent les vitrines de la pièce d'apparat. La monstration et le goût des objets la supportant rappelle les descriptions d'intérieurs faites

par R. Hoggart (1970) : une accumulation de statuettes en biscuits représentant des dauphins, des oiseaux ou des scènes champêtres et romantiques côtoient des vierges de Lourdes, des horloges en coquillages, des fleurs en soie, des flacons et vases de verre coloré, ... Aucune trace des décors « traditionnels » roumain : assiettes de céramiques, poterie et tissus brodés que l'on retrouve encore, en quantité différente, dans la *gospodarie* des Badita, des Sercin ou des Buzila. Cela témoigne d'une esthétique différente et d'un ordre de priorité des postes du budget qui m'étonne. Ainsi, les Tene se préoccupent peu de pourvoir au remplacement des biens ménagers : manque de serviettes, d'essuies de vaisselle, de nourriture et de médicaments. Ce n'est pas toujours faute d'argent, mais ils préfèrent acheter un bibelot ou du cognac de meilleure qualité, du *fanta* chaque jour, avoir un GSM ou un équipement télévisé plus performant et « à la mode ». Il est important d'avoir un cadeau pour chacun de ses amis à la Saint Nicolas ou pour Noël même si on joint difficilement les deux bouts en fin de mois. Il existe des différences dans l'organisation du budget d'un foyer à l'autre (Kideckel, 1993) mais l'attention aux présents est partagée. Cette conception semble s'expliquer par le peu de moyens financiers dont les habitants disposent, les poussant à vivre au jour le jour. Cette vie, outre les mouvements de colère et les plaintes, a quelque chose d'un hédonisme qui incline à accepter sa condition, à oublier ses soucis et « à prendre du bon temps » et ce malgré la norme du *gospodar*. Les gens achètent non parce qu'ils sont (toujours) avides d'acquérir les produits d'une société de consommation, mais parce qu'ils désirent sortir d'une condition où il faut constamment lutter pour s'en sortir. Un simple évier et un frigo leur permettraient parfois de tenir décemment le foyer. La notion de progrès est donc bien autre chose qu'un lieu commun, elle véhicule une image rêvée de bien-être.

La conception du travail va aussi dans ce sens pour Marian ou Alexei. À la différence des « *gospodari* », le travail n'est qu'une rentrée d'argent même si elle est souvent essentielle. Ce qu'il y a de « vrai », ce sont les rapports humains et la possibilité de bien s'amuser, d'en profiter « sinon à quoi bon ». *C'est comme ça, pour Monsieur Christian, seul l'argent compte. Il ne sait pas se reposer le dimanche* », me confiait Marian²⁷⁵. *Moi je vais au foot puis au bar avec mes amis, je me relaxe, j'en profite tant que je peux. Pas comme lui. De toute façon, nous n'avons pas d'argent et ça ne change pas depuis la Révolution. Alors, à quoi bon ?* Il s'agit, encore une fois, d'afficher sa qualité par ce qui est considéré comme les signes extérieurs de celle-ci. Cependant, ces marques, parfois également présentes dans les autres foyers, s'énoncent autrement en quantité ou en qualité : elles peuvent être un petit complément qui s'ajoute aux mets offerts par hospitalité et à l'entretien de la *gospodarie* et/ou elles prennent une forme stylistique différente. Il s'agit également d'organisation différente, d'un autre rapport au monde. Une anecdote relatée par un membre de l'opération Village Roumain illustre bien cette différence.

Un Belge membre d'OVR, lors d'un séjour dans le village jumelé avec sa commune, a proposé à un Roumain qui fabriquait des balais de l'aider. Il lui confia une petite somme

²⁷⁵ Propos tenus au bar par Marian, ouvrier agricole, environ 35 ans, Maureni, 10/02.

d'argent afin que le villageois puisse augmenter sa production : de 10 balais, il devait en fabriquer 50. L'Occidental prenait en charge la vente en Belgique et payait son ami à l'avance. Au cours de son séjour suivant, l'OVRiste dut réexpliquer le projet au Roumain qui avait utilisé l'argent sans augmenter le nombre de ses balais. À sa grande surprise, cette mise à plat ne changea rien : le Roumain ne cessa de produire 10 balais. Le Belge s'énerva, supprima sa proposition et réclama son dû. Son créancier lui expliqua à son tour qu'il ne voyait aucun intérêt à produire autant de balais : cela lui aurait pris beaucoup de temps, alors que composer 10 unités suffisaient à ce qu'il estimait nécessaire et suffisant à son bien-être. Comment pouvait-il profiter des biens acquis s'il n'en avait pas le temps ?

Le travail mène à l'autonomie qui se mesure par l'indépendance par rapport à un employeur mais aussi par la possibilité de profiter du bien-être acquis par le labeur. Ce confort n'est pas recherché pour le seul goût de la possession. Comme la terre, il s'agit d'être par le travail, le confort de sa maison, son aménagement, sa sécurité. Il n'est pas seulement question de posséder ni dans le chef des « *gospodari* » ni des autres villageois. En dépit des distinctions établies par l'élite, ce trait relie les Maurenieni. Toutefois, des différences de style, d'expression de l'aménagement des maisons, des priorités et des valeurs sont visibles en raison des choix, des moyens, des aspirations des habitants et du contexte post-communiste.

La cuisine (*bucatarie*) illustre, je l'ai dit ci-dessus, la différence de norme, de valeurs entre les familles du village. Outre son équipement, l'accueil et l'ordre y régnant sont des révélateurs. Chez Tene, cette pièce sert de cuisine et de chambre pour Clara. Les rares visiteurs (outre Mircea B. qui regarde le foot avec Marian je n'en ai vu aucun) sont reçus dans la pièce d'apparat. Il n'y pas de foyer en *teracota* ni d'équipement récent. Clara prépare les repas en jonglant avec plusieurs taques électriques, un réchaud au gaz et un petit poêle à bois réchauffant la pièce. Il y a des lieux plus démunis que ceux-ci et reconnus comme infréquentables par l'élite. Des rumeurs circulent. Je n'ai pu observer ces maisons car d'une part, cela ne correspondait pas au « standing » de mes hôtes²⁷⁶ et, d'autre part, personne n'est fier de montrer son dénuement. Ika m'explique, par exemple, que la maison de Gabi, la femme qu'elle aide, est un taudis. Gabi vit dans son Aro. L'argent des allocations qu'elle touche sert à payer l'essence. Elle fait la tournée de ses connaissances chaque jour pour obtenir, ça et là, du lait, des œufs, être invitée à manger. Selon Ika, dans sa maison, on s'assied à terre, des bouteilles vides traînent partout au sol. Il n'y a rien à manger. La fille de Gabi serait obligée, pour survivre, de travailler au noir après l'école : elle coud des semelles de chaussures. Cela semble normal à en croire Ika et Emilia : *elle ne fait que mendier, ne pense qu'à s'amuser, ne se soucie de rien pas même de son enfant*. La voisine des Badita explique que la veille, elle avait préparé des poivrons farcis pour deux jours et

²⁷⁶ Je n'aurais d'ailleurs pas fréquenté un intérieur tel que celui des Tene suffisamment longtemps que pour percevoir leur organisation si je n'avais séjourné chez eux au préalable.

que Gabi en a mangé la moitié. *Près de 10 à elle seule*, tempête Ika. Pour ne pas devoir refuser, Bianca a débranché la connexion téléphonique de sa voisine. Elle ne pourra aider Gabi qui a prévu de téléphoner en Allemagne depuis sa maison ce soir. Ika me dit ne pouvoir refuser l'aide, ne pouvoir dire « non » car elle a les moyens d'aider. Elle serait honteuse et gênée²⁷⁷.

En avril 2006, lorsque Iossif fut renversé par une voiture italienne, Nicu eut l'occasion de retourner chez son voisin et collègue de comptoir. L'ancien ingénieur revint hilare et surpris. Iossif l'avait renvoyé alors que Nicu lui tendait des *sarmale* (choux farcis). Pour sa convalescence, l'accidenté préférait des cigarettes et de la vodka. Nicu et Luci, la voisine, firent une description similaire de la demeure de Iossif : *le corridor est un vrai désastre. Si on n'est pas attentif, on trébuche dans toutes sortes de débris. Le plafond laisse voir le grenier, le toit. Dans la chambre il y a un lit et un poêle qu'il a bricolé lui-même. Il a une table avec je ne sais combien de nourriture là depuis je ne sais combien de temps. Tout est pourri, moisi et sent*. Luci dit qu'elle ne s'attendait pas à cela car Iossif est propre sur lui. *Comment peut-il vivre aussi misérablement avec des vêtements propres?* Nicu lui répond que *la tenue c'est la propreté de la misère*. Chacun des Badita s'interroge sur l'état de Iossif. Il est revenu le lendemain de l'accident. Ils le soupçonnent de s'être enfui avant de devoir payer la facture. Emilia décrète qu'ils ne peuvent laisser ainsi un homme dans le besoin. Demain, elle ira parler au maire. Elle veut payer son assurance hospitalière non acquittée depuis longtemps et nécessaire pour faire des examens. Titi pourrait le conduire à l'hôpital mais Iossif y restera-t-il? Nicu dit que oui si on lui met un baxter de vodka. La doctoresse locale est déclarée incompétente car elle n'a pas détecté la dernière bronchite d'Alex. Pour aller à Gataia, il faut l'assurance. Titi ajoute qu'à Bocsă, il existe un hôpital pour indigent mais Iossif possède une maison et ne pourra donc être reçu. Ceci a le don d'agacer Emilia : *si lui n'est pas dans la misère, qui l'est? Posséder une maison ne veut plus rien dire. Ça ne veut pas dire qu'on n'est pas dans le besoin*. Elle suggère de l'héberger le temps de le soigner. Nicu refuse catégoriquement en insistant sur la noirceur et la saleté de son domicile. Il ne veut pas de ça à la maison. Emilia veut quand même l'aider mais quand il sera guéri, elle considérera son voisin de la même façon qu'avant : avec indifférence quand il est saoul, comme un journalier potentiel pour son jardin, un paysan *tope*. Si la maison supporte la distinction opérée par les villageois, elle n'est pas rigide. Elle se module selon d'autres catégories, d'autres éléments structurant les relations entre les Maurenieni dont le chapitre suivant dressera un état des lieux.

On pourrait résumer la situation de la façon suivante : deux types de maisons asseyent et légitimeraient, par leur visibilité, les catégories de distinction utilisées au village abordées dans les représentations identitaires exposées au chapitre précédent : les maisons entretenues des *gospodari* et les autres des *tope*. Toutefois, se fonder uniquement sur ces traits *emiques*, ce serait ignorer les rapprochements entre groupes au-delà de leurs différences, ce serait figer l'identité alors qu'elle est un

²⁷⁷ Des tactiques sont mises au point pour éviter le refus honteux et l'acceptation, la soumission à la solidarité. Je reviendrai sur les notions d'échange, de service, de don et de calcul au chapitre 10.

processus dynamique (Barth, 1995; Brubaker, 2001, 2003 ; Juteau, 1999)²⁷⁸. Ce serait, par ailleurs, ignorer les changements s'opérant dans le contexte d'ouverture vers l'UE et les diverses stratégies de débrouille auxquelles chacun recourt au village²⁷⁹. L'observation de l'architecture des demeures des Maurenieni montre leur diversité et leurs ressemblances. Selon V. Mihailescu (1992, p. 17), l'espace habité est un *microcosme à l'image de l'ordre cosmique*. Un ordre ancien se décèle dans l'organisation spatiale, les fonctions et le sens imputés aux lieux au cœur des murs de la *gospodarie*, mais aussi dans le village. À côté des traces originales souabes conservées volontairement ou non, des métissages anciens opérés entre les éléments architecturaux et structuraux souabes et roumains, des métissages contemporains s'opèrent entre les influences locales et globales. Les villageois (ré)organisent leur façon de vivre : les intérieurs sont aménagés selon les besoins et les moyens, les espaces se restructurent de même que les emplois du temps, les rapports familiaux, le tissu social. La *gospodarie*, outre une architecture, est aussi un lieu de vie témoin d'un éternel provisoire. La suite de ce chapitre le démontre.

6.2 Coquille, nid, étiquette

Lorsque je demandai à Bianca de m'envoyer des photos des travaux effectués dans le *coridor* et la salle de bain, elle accompagna son courriel de ce commentaire : *Sa știu ca am si o toaleta WC in baie. In Maurenii nu exista decat 3 case cu WC in baie. Stiū ca o sa te amuži foarte tare dar asta e realitatea*²⁸⁰. Sa supposition de mon amusement souligne, une fois de plus, la conscientisation d'un décalage qu'elle interprète comme un retard de la Roumanie sur le confort de vie et l'aménagement des demeures occidentales. Cependant, par ces mots, la fierté de cette « révolution » sanitaire se ressent. Il est rare de ne pas devoir courir au fond du jardin pour se soulager au village roumain. L'installation des toilettes, à l'instar de l'agencement des intérieurs, se fait en référence à un modèle occidental. Cependant, il ne s'agit pas d'une simple copie, mais d'une réinterprétation et d'une invention. En effet, les transformations s'effectuent plus en fonction des représentations du confort et du bien-être qu'ont et se font les Maurenieni. Une « mise en conformité » avec les conditions symboliques locales engendre non seulement une appropriation mais également une création. Le rapatriement des commodités au cœur des murs du foyer en est un exemple. Il n'est pas nécessairement perçu comme un gain de confort. Cet acte révèle et relève d'une transformation des perceptions profondes de ce qui est « pur » et « impur », de ce que M. Douglas (1971) nomme « la souillure ». Il ne s'agit donc pas simplement de confort ou de moyens mais surtout de propreté, d'organisation de l'univers domestique et de la *randuiala*. S'ouvre une dialectique du désir et de la règle. La maison maintient, elle conserve et oblige, elle est une condition

²⁷⁸ Voir les chapitres 7 et 8.

²⁷⁹ Voir chapitre 9.

²⁸⁰ *Tu sais que nous avons aussi une toilette WC dans la salle de bain. À Maurenii, il n'existe que 3 maisons avec le WC dans la salle de bain. Je sais cela t'amuse beaucoup mais ceci est la réalité.* Extrait d'un courriel daté du 04/05/09.

conditionnante par l'inculcation d'un goût partagé non figé mais adaptable, modifiable. La conformité n'est rigide que dans le discours, les représentations. Les actes observés rendent caduc ce regard positiviste posé sur l'être. *Toute maison est une mémoire qui répète et suggère* (Pezeu-Massabuau, 1999, p. 13).



Clichés envoyés par Bianca des travaux effectués dans le *coridor* et la salle de bain de leur maison (04/09).

Par les travaux, la *gospodarie* des Badita change mais en quoi ? Elle n'est plus « traditionnelle » : ni par rapport au modèle rustique ni par rapport à ce qu'elle était en 2002. Elle n'est pas non plus sans rapport avec les maisnies du village puisque cuisine, jardin et basse-cour sont communs. Les transformations placent cette demeure sur un autre plan que la *casa faloasa*. Elle fait appel à des représentations du confort traduites dans des aménagements et un vocabulaire plus proche de la maison occidentale que de l'occidentalisation et/ou la modernisation interprétée dans les imposantes villas roumaines se mélangeant à d'autres influences stylistiques. La question de savoir si la maison des Badita est traditionnelle ou moderne ne me semble pas pertinente. Elle est l'un et l'autre en fonction de l'élément auquel on la compare en fonction de la norme du jugement : vis-à-vis des villas, elle semble classique, vis-à-vis des ruines son entretien est saillant et vis-à-vis d'une *gospodarie* rustique (pour peu que cela existe hors du musée du village) elle est moderne. Il ne s'agit pas ici de juger de la qualité d'un de ces types, mais bien de cerner leur fabrique : la fabrique de sens identitaire à laquelle la maison contribue pour les héritiers du *gospodar*.

Le jardin et les animaux sont nécessaires parce que, avec ce qui est dans le jardin, nous vivons. Au printemps et en automne, nous récoltons des pommes de terre, des tomates, tous les légumes que nous avons dans le jardin. C'est la même chose pour les animaux: nous avons de la viande et des oeufs. C'est

nécessaire parce que ce serait très difficile de tout acheter. C'est aussi une question, je crois, de tradition. Il y a une continuité. Parce que une gospodarie ne peut pas être dépassée. Ainsi, nous n'avons pas la situation matérielle, nous ne pouvons pas vivre seulement des pensions, mais il existe des gens qui n'ont pas de pension ou des pensions très petites dans ce village-ci. Des gens ne travaillent pas mais survivent car ils sont de bons gospodari en revanche. Ils n'ont pas de travail, mais ont une parcelle de jardin et des animaux. Et ceci sera toujours implanté. C'est un peu quelque chose entre la tradition et la nécessité dit-on. Personne n'y renoncera jamais. (...) Je ne crois pas que ce soit dépassé d'avoir un jardin et des animaux à côté de la maison, une gospodarie. Ce n'est pas moderne, clairement. Mais tu peux vivre de façon moderne, avoir une gospodarie moderne. Une maison comme une micro-ferme. (...) Tu peux avoir un jardin, une salle de bain plus belle, des aménagements plus beaux. Si la basse-cour est mieux aménagée, je crois que c'est quelque chose de moderne ²⁸¹.

M- Peu à peu, très très lentement. Mon père a bâti cette maison. Il y a 50 ans. Je suis très reconnaissant pour lui car même s'il a vécu, il a lutté pendant la deuxième guerre mondiale, quand il est revenu, il s'est rendu compte qu'il était très pauvre. Il a bâti la maison avec ma mère. Ils ont transporté des cailloux avec leur dos pour faire la fondation de la maison puis il a fait les briques. Il a travaillé la journée comme maçon et la nuit il cuisait les briques. On peut dire, sans utiliser de grands mots, que c'est de l'héroïsme. On est 5 frères dans ma famille et il a travaillé pour nous offrir une éducation et un métier pour chacun. Il nous a soutenus à l'école. Ce qu'il a fait, moi je ne peux plus le faire. Les choses ont changé. Les matériaux sont très chers et ceux qui sont offerts sont de piètre qualité, de qualité douteuse. Cela fait partie de la destruction des villages mais d'une autre manière : par le kitsch, des matériaux modernes pas du tout traditionnels qui vont abîmer la beauté de chaque maison du village. Ce que je fais : je fais des économies pendant 13 ans pour faire une salle d'eau. Quand j'ai commencé les travaux, je me suis rendu compte que je n'avais pas assez d'argent. J'ai dû emprunter. J'ai rénové quelques pièces, mais il y a encore beaucoup, beaucoup de travail. J'ai survécu pendant 7 ans. C'est toute une histoire. Mon père, quand je me suis marié en 91 a eu une embolie cérébrale. Il a subi et est resté 10 ans de sa vie sans pouvoir bouger ou parler. Ma mère l'a soigné, moi aussi. La vie de ma famille s'est changée dramatiquement. Moi je restais avec mes parents. Sur les 5 enfants, j'ai décidé de rester avec eux. Je vis toujours dans la maison de mes parents. Pendant 7 ans, j'ai eu le minimum sur l'économie, un seul salaire. Ma femme ne travaillait pas car elle n'avait pas d'emploi. Elle est infirmière aussi. À mon avis, on a vécu des miracles. Elle a lavé le linge à la main. Même pendant l'hiver, elle rinçait avec de l'eau froide du puit. Maintenant elle travaille dans un hôpital. Je suis très heureux car on n'a plus les soucis qu'on a eu avant. Quand on était obligé d'aller chercher de l'argent pour acheter du pain parce que c'était impossible de garder, de faire des économies d'un salaire à l'autre. Maintenant c'est beaucoup mieux, mais cela couvre juste les besoins de la famille. Cela ne nous permet pas, par exemple, d'aller au bord de la mer Noire passer les vacances.

S - Malgré les travaux dans la maison, cela reste une gospodarie ?

²⁸¹ Bianca, 35 ans, institutrice, Maureni, 05/06.

M - Oui. Les travaux sont à l'intérieur. Ce que l'on a fait, on a changé le sol qui était en planche en bois. On l'a remplacé. On refait la peinture. On n'a pas fait de changements extraordinaires²⁸².

La Maison est un support de symboles multiples transformant des endroits en lieu. Cet habitat est habité et habite en retour ses occupants. Le lieu, l'ici de la maison ne se limite pas à lui même. La maison a également une force de déterritorialisation. Elle véhicule des références imaginaires, des symboles, des valeurs adaptées plus qu'adoptées d'un ailleurs combiné à un ici. Si les murs ancrent en un point, les parois virtuelles nous rattachent et nous détachent. Le bâti supporte une image, par lui, matérialisée ancrant par l'usage quotidien dans le lieu concret, ses références passées et son devenir recherché. Bien que mobile dans l'espace, le nomade voyage-t-il, bouge-t-il en implantant son abri, en recréant son univers, ses valeurs et références. Elles se sont déplacées spatialement mais ont-elles pour autant changé ? Ne bouge-t-il pas pour demeurer ? *Ainsi toute maison est un faire et un refaire dont les plus solides ne se rapprochent jamais qu'approximativement de la stabilité essentielle qu'on attache d'ordinaire à la notion d'habiter. D'autant que, de ce faire, tous les éléments ne sont pas non plus opératoires, ne convergent pas forcément vers la fonction de se loger* (Pezeu-Massabuau, 1999, p. 23). Si les migrants n'appartiennent plus seulement à la localité, les représentations de l'ailleurs qu'ils véhiculent et les comportements qu'ils adoptent et adaptent de l'extérieur ont un impact sur la localité qui elle-même alors se transforme. Ainsi par exemple, telle famille dont le père est parti travailler en Espagne connaît et discute du nom des plages près de Valence, telle autre connaît le nom des stations de métro d'une ligne parisienne, telle personne partie cueillir des fraises en Belgique discute avec moi des marches folkloriques de l'Entre-Sambre-et-Meuse. À côté de ces représentations imaginaires de l'ailleurs établies sur base des descriptions et des photographies des migrants, des changements matériels sont visibles. L'argent gagné lors des séjours à l'étranger est utilisé de différentes façons et se montre sous de multiples formes. La plus visible est la restauration voire la reconstruction des maisnies avec une qualité variable de matériaux et de style comme le rappelle Marin. Le refuge est ainsi une étiquette. La *gospodarie* est un instrument pour rehausser son statut par le paraître. En s'entourant des symboles désignés du confort, du luxe relatif desquels le propriétaire retire un supplément de prestige, de reconnaissance, il attise également la jalousie des concitoyens. De nombreuses maisons ont été cambriolées, l'entretien suscite la convoitise, les modifications stylistiques attirent le dédain des successeurs du *gospodar* revendiquant d'autres normes esthétiques et se réappropriant les marques du prestige des migrants. La maisnie est un révélateur identitaire.

L'étiquette est un nid que ses habitants aménagent en fonction de leurs besoins, envies, goûts et moyens. Les bâtiments mélangent différents styles et s'apparentent parfois à des chalets autrichiens, des mausolées éclectiques qui ne semblent jamais terminés. Les *gospodarii* peuvent aussi être « simplement » modernisées par l'installation d'une cuisine équipée avec micro-onde en lieu et place

²⁸² Marin, infirmier, environ 45 ans, Ciobodo (Caras-Severin), 02/09.

du four en céramique, d'une salle de bain avec toilettes, l'achat de mobilier et d'électroménager, la rénovation des étables, le remplacement du plancher et des tissus décoratifs. Souvent, à côté des matériaux destinés aux travaux de réfection des demeures, une voiture de marque étrangère stationne devant l'entrée. Les successeurs du *gospodar* et les migrants proposent ainsi des manières d'habiter s'influçant réciproquement même si les premiers ne se retrouvent pas forcément dans le modèle des seconds et que ces derniers déniaient leur lien aux premiers. Si l'axe frontal conserve aujourd'hui toute sa pertinence, l'organisation latérale de la maisnie se transforme²⁸³. J. Cuisenier, comme H. H. Stahl et R. Vuia, définit pour l'espace européen deux types majeurs d'organisation de la maison : une salle commune centrale ou un passage central. Le premier type fait écho, comme vu, à l'organisation spatiale maintenue de la *cuisine* et à la structuration de l'espace extérieur réservé à la nature domestiquée et de l'espace intérieur culturel. Les cellules se sont multipliées « rejetant » les fonctions des lieux de l'espace central dans des pièces spécifiées par leur fonction : cuisine, chambre, antichambre, salle de bain, *coridor*. La cuisine conserve le rôle d'espace de vie autour du foyer, de l'âtre même rénové. Le *coridor* peut également rappeler le second modèle : une pièce distribuant l'espace latéralement. La division entre les deux couples du foyer Badita s'ajoutant à la fonctionnalité des pièces en sont une trace.

S. Potot (2003, pp. 318-334) a montré que des attitudes quotidiennes démarquent les migrants et montrent leur imprégnation de l'ailleurs. L'apparence physique est travaillée : les tenues de marque sont occidentales mais pas extravagantes, les cheveux sont teints, les femmes sont maquillées. Cependant, avec l'accès facilité aux crédits bancaires, de plus en plus de personnes accèdent à ces vêtements, à ce mobilier et à ces véhicules mais pas à l'ensemble. Ces marchandises témoignent plus d'une image de l'Occident que d'une occidentalisation. Il s'agit de montrer sa fortune par sa propension à acheter. Cette exubérance face aux nouvelles marchandises n'est pas synonyme d'opposition avec un « ancien » mode de consommation austère. En effet, une vision partagée des rôles générationnels existe. La recherche de l'autonomie de sa *gospodarie* et du bien-être implique une moindre consommation de la part des parents afin que leurs enfants profitent du confort. En revanche, le mode de consommation instaure une différence de statut, de vision du monde. La prospérité du foyer est en effet rendue visible par l'entretien de la maison, de la basse-cour, du jardin mais aussi la propriété d'un réfrigérateur ou d'une voiture. La simple accumulation de biens de consommation durables ou non ne constitue pas un gage de promotion sociale. Les objets acquis par la « débrouille » constituent seulement un avoir et en aucun cas ne signifient un être. Tout comme les agriculteurs occidentaux ont de la terre, mais n'y seraient pas attachés, ils ne sont pas des *gospodari* aux yeux des villageois. Les biens issus de la migration auraient moins de valeur que les mêmes biens issus d'un

²⁸³ L'axe cosmogonique ne m'est pas apparu au travers de l'architecture et cet aspect religieux de l'existence des successeurs du *gospodar* bien qu'important n'est pas étudié ici car il n'est pas apparu dans les critères de la distinction formulés par l'élite se posant comme les successeurs du paysan roumain.

labeur plus « traditionnel ». Les discussions relatives aux travaux de réfection du corridor des Badita ou la façon de dépenser ses revenus ont déjà été l'occasion d'aborder cet aspect des choses. Une certaine modération dans la consommation est une marque de distinction de l'élite comparativement à la vantardise prétendue de certains migrants ou nouveaux riches. En effet, la consommation est une marque plus présente que l'investissement à long terme. Quelques maisons portent ainsi une inscription affichant le nom d'une firme qui n'a jamais vu le jour mais que le migrant avait songé créer à son retour. La *randuiala* n'est pas seulement associée à l'autonomie mais aussi à une satisfaction de ce qui est nécessaire, une forme de mesure. Celle-ci déjà modifiée sous le communisme par un accès rendu possible à des biens de consommation manufacturés se transforme encore. Il ne s'agit plus de se contenter du strict nécessaire ni pour les migrants ni pour l'élite mais d'améliorer son quotidien. Ceci semble créer une divergence avec la mentalité des journaliers n'ayant pas l'opportunité d'accroître leurs biens. À l'en croire, Clara Tene investit dans la fourrure et le bois : ce qui dure, réchauffe et importe tout comme le constructeur de balais. Il ne s'agirait pas d'accumuler mais de profiter de ce que l'on a par le travail accompli et du temps libre offert. Ce que semble contredire la panoplie de bibelots du salon de la grand-mère. Ces arguments ne doivent pas nier pour autant, ainsi que le dénonce l'élite locale, le laisser-aller et la stagnation sous-jacents à ces propos. Investir dans sa maison permet de consolider son être et son bien. La *gospodarie* pourra être transmise et ne se limitera plus à une durée de vie de 70 à 100 ans de moyenne comme le soutient H. H. Stahl (1939, p. 151). Par ailleurs, l'autonomie du foyer est valorisée non seulement par le *gospodar*, mais également par le migrant. Il ne s'agit donc pas d'entretenir ou de rejeter des valeurs, mais de combiner des forces centrifuges et centripètes. Qui plus est il ne s'agit pas de réduire ces normes à une localisation mais de les associer à une localité à la fois géographiquement située et « imaginairement » diffuse, en réseau, en connexion avec le global. Le lieu clos qui enferme et protège digère aussi l'extériorité qu'il ingère tout en se transformant. De prime abord, et à en croire les discours locaux de l'élite « *gospodar* » dont les Badita font partie, les villas drainent des forces favorisant l'ouverture et la nouveauté tandis que leurs travaux opèrent un mouvement inverse favorisant le maintien et une évolution en ligne directe avec le modèle local. Les premiers adopteraient l'extérieur, les seconds l'adapteraient, l'intégreraient. Cependant, en se penchant sur ces aménagements, il apparaît que, d'une part, les influences se combinent et que, d'autre part, le rapport de force pourrait bien être inversé. En effet, les vastes demeures, si elles sont critiquées comme un non sens par les villageois, un bouleversement inadéquat à la tradition, ne drainent pas une aussi profonde modification des valeurs et de la grammaire spatio-temporelle que ce qui se passe avec des travaux moins lourds revendiquant une inscription dans la tradition roumaine. Se pencher sur le rythme de vie et la cuisine du « *gospodar* » permet de vérifier cette hypothèse. Ceci couvrira d'autres aspects et fonctions de la *gospodarie* : le métronome et la boussole.

6.3 Le métronome

Titu et Bianca partent dès 7h30 à l'école. Depuis qu'ils sont affectés à Sosdea, leur trajet vers le lieu de travail s'est allongé de 7 km et parfois de quelques heures. Ils combinent différents moyens pour effectuer ce parcours. Parfois ils sont contraints de le faire à pied quand la voiture de Mihaï ne démarre pas, quand Lascu demande un prix trop élevé (en plus de la totalité du prix de l'essence demandé à chaque passager, il réclame une partie des frais d'entretien : il fait donc des bénéfices), lorsque la voiture d'Emilia se fait trop capricieuse ou qu'il n'y a pas de passage pour faire du stop. Aujourd'hui, ce trajet est effectué dans la nouvelle *Dacia* achetée neuve et à crédit. Le retour dépend des opportunités de chacun. Titu partait parfois directement à Resita où il terminait un diplôme d'ingénieur. Devenu directeur de l'établissement scolaire, il reste plus tard et organise les plannings, gère l'administratif, recherche des fonds, organise les travaux d'aménagement. De son côté, Bianca a entamé une licence de français par correspondance à l'université de Timisoara. Elle est chaque jour de retour vers 13 ou 14 h. Elle se consacre alors au ménage, à la cuisine et à son fils. Elle pense souvent à son temps libre autrefois dédié à la lecture et aujourd'hui révolu.

Nicu est « secondé » par Titu. Ils s'occupent des cochons, de les nourrir, de les abattre et de les préparer (découper, désosser, vider, ...). Le retraité a aussi en charge les poussins et la volaille : il nettoie les cages. Titu s'occupe quotidiennement de l'eau : aller chercher l'eau potable du ménage au puit du quartier et l'eau de pluie des vaches dans le puit du jardin. Emilia est responsable de ces vaches. Elle nettoie la cour et les étables ou fait appel à un journalier, souvent Claudiu, le fils de la voisine, pour ces tâches. Angela est souvent appelée pour jardiner et pour les travaux intérieurs tels la peinture.



Portraits des journaliers chez Badita : Claudiu et Angela (07/06).

Les hommes se chargent souvent des travaux au champ. Les problèmes de santé de Nicu l'empêchent de diriger les labours et les récoltes. Il est remplacé par son épouse qui se fait elle-même remplacer par sa fille à la cuisine, par un journalier dans le jardin et par la voisine à la traite. Quelques fois, Nicu se « risque » au fourneaux. Il alimente ainsi les conversations d'Emilia et Ika qui lui rend visite. *Il avait fait*

de la soupe imbuvable que Bianca a bue pour ne pas l'attrister, raconte Emilia. *Trandafir* a préparé de la *mamaliga* sans eau, comme pour les porcs, éclate de rire Ika²⁸⁴. Cette fois, la soupe à l'oignon de Nicu est mieux réussie malgré les oignons carbonisés qui flottent à la surface. À chacun sa place ? Par leurs quolibets, les voisines indiquent que la cuisine est un territoire féminin. Les hommes se réservent la basse-cour, les champs et le village. En effet, Nicu gère ce qui relève de l'extérieur de la sphère domestique : il s'occupe des papiers. Il se rend à la mairie, à Resita, à Bocsă pour payer les factures d'électricité, aller à la banque, à la poste centrale, ... Le rythme de vie masculin est, habituellement, différent selon les saisons car le travail au champ est variable. Si la basse-cour requiert des soins quotidiens toute l'année, la fenaison a lieu entre juin et mi août, la moisson de fin août à septembre, les labours de mars à avril. Pour effectuer ces travaux, les Badita font appel à leurs voisins et amis, mais paient aussi des journaliers. Ceci nécessite donc un ensemble de moyens non seulement techniques qu'il faut louer mais aussi financiers pour rétribuer les travailleurs que ce soit avec un salaire ou de la nourriture et une contrepartie manuelle.

Emilia se lève aux aurores pour traire et soigner les vaches. En été, elle les lâche pour qu'elles aillent, avec le troupeau du village, brouter dans les prés communaux. Elle se charge ensuite successivement de l'entretien de la maison, de la préparation des repas dont la durée varie avec le menu (écosser les haricots blancs demande beaucoup de temps). Ces travaux sont souvent effectués en présence de l'un ou l'autre visiteur qui se croisent et se succèdent dans la cuisine. Lorsque Bianca se charge du ménage et des repas, Emilia va au magasin pour les transactions importantes. L'après-midi, parfois elle s'accorde une sieste que ses douleurs d'estomac rendent indispensable. Elle se dirige ensuite vers le potager puis cuisine de nouveau le repas et les conserves. Vers 17 h, elle part chercher Sufletel et Nicole, les traite, discute avec les personnes venues chercher le lait et les visiteurs de passage, dresse la table et soupe. Vers 21h30, 22h Emilia gagne sa chambre où elle regarde la télévision et s'endort comme elle peut avec ses courbatures, maux de tête et maux de ventre.

Bianca assiste sa mère et la libère lorsqu'elle est en vacances, tout en consacrant du temps à son fils et à ses études pour obtenir un grade supplémentaire synonyme d'augmentation de salaire. Je n'ai jamais vu Bianca bêcher ou traire mais bien récolter, cueillir, pétrir, cuire, malaxer, mélanger, doser, hacher, presser, écraser, nourrir et laver. Son emploi ne lui laisserait pas le temps de s'occuper de toutes les tâches qu'accomplit sa mère. Son temps libre n'est pas, comme pour sa mère, consacré au jardin. Elle préfère, en ma présence, se rendre au magasin, se balader en rue, rendre visite à une amie pour que leurs enfants jouent ensemble et que je puisse discuter avec elles. Bianca se charge presque intégralement de faire le ménage, la vaisselle et la lessive. Son emploi correspondrait ainsi au travail qu'effectue Emilia au jardin et au champ. Pourtant, ces tâches ne sont pas identifiées comme « travail ». Les paysans sans emploi se déclarent chômeurs ou pensionnés. S'occuper des terres et des animaux n'est pas signalé comme un emploi. Seuls les agriculteurs, outre les ouvriers et les employés, sont considérés comme ayant un revenu, un salaire déclaré. Ils doivent alors disposer d'un minimum

²⁸⁴ Conversation entre Ika et Emilia, Maureni, 10/03.

de surface cultivée (10 ha ou plus selon Anuta) et tirer de leurs produits un revenu par la vente sur les marchés locaux ou à la bascule de Jebel²⁸⁵. Ils doivent s'inscrire dans l'économie formelle. Travailler se passe hors de la *gospodarie* : au magasin du village, à la ferme d'un Occidental, sur les terres hors du village, à la fabrique de chaussures des Italiens, à la fabrique de volants de Deta, à l'école. Avoir un emploi, c'est sortir de la *gospodarie*.

Les activités de loisirs des Badita sont rares. Ils disposent de peu de temps libre. Par ailleurs, le village n'est pas équipé pour pousser aux activités culturelles ou sportives. La TV, le bar, la rivière, les promenades et visites, les jeux de société et de cartes sont les occupations de détente principales. Selon eux, Bianca et Titi souhaitent maintenir un potager, mais plus petit, des animaux, mais pas de vaches, de la volaille, mais moins nombreuse. Leurs métiers ne leur laissent pas assez de temps pour reproduire les gestes des parents. Leur aspiration à disposer de temps libre pour leur enfant, les amis, leur carrière nécessite de réserver des plages horaires libres pour s'épanouir tout en ayant le sentiment de maintenir leur roumanité par la *gospodarie*, entre autres, et de trouver de la nourriture pour compléter des salaires insuffisants. L'équipement en électroménagers modernes permet ce changement. Il est plus aisé de cuisiner avec une cuisinière supplémentaire, de conserver les aliments au congélateur que de les préparer quotidiennement. L'achat de la lessiveuse a permis à Bianca de récupérer 5 heures de travail hebdomadaire. Le programme des femmes dans une *gospodarie* ne souffre que de quelques variations saisonnières. En hiver, le jardin ne nécessite pas de soin particulier, l'attention peut se relâcher à cet égard, en faveur des préparations culinaires qui s'accumuleront dans la réserve. Le rythme annuel de la vie des paysannes, même salariées, est saccadé par le bêchage du jardin, la plantation des fleurs et légumes au printemps et en été, la récolte débutée en septembre se clôturant avec les choux fin octobre, la fabrique des conserves de *zacusca*²⁸⁶, confitures, légumes en saumure, compotes de coings. Elles s'empilent à la cave et au sellier pour parer à la pénurie hivernale et aux jours difficiles provoqués par une météo capricieuse. Ces ressources et cette fabrique, ce garde-manger permet d'acheter le moins possible de légumes et de conserves au magasin, d'afficher son autonomie même si souvent il est nécessaire de se rendre dans les commerces. La préparation de la nourriture occupe ainsi plusieurs heures dans la journée et ce temps augmente lorsque de l'aide est apportée à une autre famille.

En 2003, durant plus de 10 mois, Emilia a ainsi cuisiné pour les 5 enfants de Ana, une amie de Bianca, veuve et partie travailler en Autriche. Emilia gère également la comptabilité du foyer et d'un « groupe bancaire ». Ancienne économiste, cette activité lui plait, mais il ne s'agit pas d'un choix. Tenir les comptes est un devoir féminin. Clara Tene réclame ainsi son salaire à son fils qui le lui donne

²⁸⁵ Lieu où l'on pèse, vérifie la qualité, achète, stocke et dispatche les remorques de céréales récoltées par les privés.

²⁸⁶ Mélange cuit de *gogosari* (poivrons rouges que les Roumains distinguent des poivrons –même rouges-, *ardei*), poivrons, tomates, aubergines, champignons, carottes, oignons éventuellement du piment et/ou de l'ail, des haricots secs, du sel, du poivre et du paprika à volonté et huile. Les recettes varient selon les produits disponibles.

après en avoir prélevé une partie. Elle cache cet argent dans une boîte de l'armoire « aux 1000 délices » ou sous son oreiller. Marian a fait de l'armoire du salon son coffre-fort. Les Badita ont aussi diverses « planques » dans leur maison : sous un napperon, entre deux bols, dans une vieille boîte de la pharmacie, ... Lorsqu'en 2005, pour accéder aux crédits, il devint nécessaire de disposer d'un compte bancaire, ces cachettes se sont taries de leurs trésors. Seule une boîte à monnaie subsiste. Les Badita se rendent maintenant au *bancomat* de Gataia pour retirer leur argent.

Lorsque Nicu s'absente, Titi le supplée. Si les deux hommes sont en ville ou dans leur famille, Emilia et Bianca se chargent de leurs tâches en réduisant au maximum ce supplément de travail. Elles peuvent faire appel à Claudiu pour les activités nécessitant un effort musculaire plus conséquent comme décharger des sacs de semences. L'absence d'Emilia est plus problématique : Bianca ne sait pas traire. Luci, la mère de Claudiu, vient alors en renfort pour aider ses voisins. En 2007, j'ai également pu observer un renversement des relations de travail au cœur de la *gospodarie* de mes logeurs : Titi sera désormais aidé par son beau-père et Bianca par sa mère. Les tâches incombant au jeune couple se sont multipliées entre 2002 et 2007. D'enfants du foyer, ils sont devenus les responsables. Après l'installation définitive de Titi, son mariage avec Bianca et la naissance d'Alex en 2004, le jeune couple, peu à peu, dirige la gestion du foyer jusqu'à décider de l'attribution des crédits contractés. Toujours cela se passe en concertation avec les parents. Le changement de statut à l'état civil semble correspondre à une responsabilisation des jeunes soucieux d'avoir une bonne réputation au village. Lorsque ses parents ont appris sa grossesse accidentelle à l'âge de 17 ans, Marinela s'est mariée. Son père, maire de la commune, lui a trouvé, en location, la *gospodarie* d'un émigré. La gestion de son foyer, la possession d'animaux, la culture d'un petit potager, les relations avec le voisinage en dépit de l'aide parentale a mis un terme aux commérages sur les activités sexuelles prétendument intenses de la jeune fille, aux spéculations sur la paternité, aux moqueries, aux sarcasmes et aux indignations. Depuis qu'ils attestent de leur débrouille par la pluriactivité, de leur insertion dans les réseaux de relations et de leur respect des valeurs associées au *gospodar*, Marinela et son mari sont de « bons villageois ».

S'il vient à manquer un membre dans la famille, des restructurations importantes ont lieu. Aussi, les Badita bénéficient-ils de l'avantage de combiner les travaux et les revenus de deux couples dans une seule *gospodarie* ainsi prospère. Dans d'autres foyers, la composition familiale est tout autre. Cela se répercute sur la quantité de tâches à accomplir, les revenus, la tenue de la *gospodarie*, la correspondance aux normes de la *rânduiala*, aux stratégies migratoires et identitaires. Des familles se restructurent : Pusa s'est remariée avec un villageois pour notamment palier à la difficulté de gérer la bonne tenue de la *gospodarie* dont les fruits sont indispensables au foyer. En avril 2007, Nelu brandit fièrement son alliance son mon nez. Ce célibataire de 50 ans me raconte son mariage arrangé. Une femme de Bocsa, ayant entendu parler de lui, s'est présentée à sa porte. *Voulez-vous m'épouser ? Je suis très émotive, pardon dit-elle. Mais ce serait un bon arrangement. Je réfléchis et lui donne ma réponse plus tard. Je suis seul,*

*elle aussi, elle veut aller en Italie et m'envoyer de l'argent. Elle pourrait être plus en sécurité si elle est mariée et moi j'ai de la monnaie et quelqu'un quand elle revient*²⁸⁷. Quelques mois plus tard, Nelu déchant. Son épouse s'est bien rendue en Italie, mais il n'a encore reçu aucun chèque. La famille Tene ne peut compter que sur les revenus de Marian pour s'en sortir. Son renvoi de la ferme dont la cause demeure mystérieuse (mais liée à un vol commis par Alina dans le coffre de Christian qui lui aurait pardonné) les plonge dans la misère. Sans salaire ni ressource obtenue par le travail dans la *gospodarie* que ne pouvait, en l'absence de la mère devenue Parisienne, tenir une vieille dame ou une enfant, ils se débrouillent en combinant quelques travaux en noir et en comptant sur leurs amis et voisins. Ni la migration, ni la *gospodarie* ne leur permettent de vivre, ils doivent composer autrement à l'instar de nombreux autres villageois journaliers sans revenus fixes.

Le nombre d'enfants influe aussi sur le travail et la réputation des familles. Si le foyer du maire de Maureni prospère grâce au statut du père, ce dernier multiplie les relations et « arrangements » pour pourvoir au besoin de ses 10 enfants. Ainsi, pour obtenir une autorisation, un emploi nécessitant de passer par l'administration, le maire conditionne son octroi par une inscription dans son parti ou un siège de conseiller à la mairie ou encore le virement d'une somme à destination de la mairie. Son réseau de relations est étendu. Il peut ainsi, par des contrats souvent tacites, disposer d'un capital matériel et symbolique crucial au village. Il y a près de 300 pentecôtistes au village selon les chiffres de la police locale. Ces derniers, me disent les Badita, considèrent que les enfants sont un don du ciel et que Dieu leurs dit d'en avoir tant qu'ils peuvent. Avoir une famille très nombreuse déséquilibre l'organisation de bien des foyers. La mère voit décupler son indispensable travail au sein de la *gospodarie*. La recherche de revenus pousse alors souvent les parents à migrer comme Ana. D'autres voient fondre leurs possibilités. Le soutien et la fidélité des enfants travailleurs deviennent une condition de la survie. La sœur de Bibiana et marraine de Marinela est veuve. Décédé après une longue agonie suite à un accident qui l'avait laissé paralysé, feu son mari lui laisse la charge de leurs 11 enfants. Sans emploi, elle doit assurer seule les ressources alimentaires de la famille. Les enfants peuvent être mis à contribution en devenant des journaliers, en cousant des semelles de chaussures, en allant quêter chez un voisin. Des légumes poussent dans le jardin, la basse-cour caquette et la maison est entretenue. Ce n'est pas toujours le cas. Parents ou enfants peuvent rompre leurs liens et leur coopération. D'autres recourent au vol.

Un jour de scandale, Fane et Florina expliquent leur désarroi qui les a mené à vider plusieurs bouteilles d'alcool. Ils ont lu dans le journal une petite annonce de mise en vente de leur maison qui ne vient pas d'eux. Emilia précise : *Ils vont se retrouver dehors.*

²⁸⁷ Nelu, 50 ans, chômeur, Maureni, 04/07.

Bogdan, leur fils, était représentant dans une firme où il a volé 58 millions de lei. Il a été condamné par le tribunal à 2 années avec sursis et à rembourser la somme, mais il n'a payé que 16 millions. Il avait mis la maison de Maureni en garantie. Cette maison est à son nom car avec la loi 112, ils ne pouvaient pas acheter une seconde maison et en possédaient déjà une. Fane et Flori l'ont mise au nom de Bogdan. Ils vont dormir sous les arbres. Ils ont bu leur maison, leurs terres, leur voiture, leur moissonneuse et tout l'outillage. Ils n'ont plus rien, mais ils boivent. Ça leur plaît. Ce sont les deux seuls intellectuels du village dans cette déchéance²⁸⁸.

Chacun s'arrange avec le temps en fonction des besoins, de ses envies et de ses souhaits. Dans le chef des « *gospodari* », l'important est d'obtenir et de préserver l'autonomie du foyer en satisfaisant les besoins de ses membres et en affichant son prestige. Ils se distinguent de la course à l'argent et de l'individualisme dont les migrants feraient preuve quels qu'ils soient. Ils se distinguent aussi des *tope* dont l'autonomie s'étiole si elle n'a pas totalement disparu. Le monde de ces derniers s'organise donc entre une soumission au travail dirigée par la recherche d'argent indispensable ou jugée superficielle et le laisser-aller.

6.3.1 Entre enculturation et acculturation :

Au jour le jour, aux côtés de ses parents et grands-parents, Alexandru apprend les gestes quotidiens de la *gospodarie*, le rythme de la vie qui s'y déroule. Élevé par sa mère les premières années, avant de rejoindre l'école gardienne, il apprend les attitudes associées à la cuisine, au foyer. En suivant Emilia, il fait sien le jardin et le potager. C'est au contact de Nicu et de son père qu'il apprivoise la basse-cour. Par la proximité de sa famille et dès le plus jeune âge, un lien étroit à l'égard de la maisonnée, du foyer est instauré. Au village, à en croire les discours tenus dans la *cuisine* des Badita, cet attachement familial et ce respect mutuel s'effilocheraient. J'ai pu voir à maintes reprises Alina insulter sa grand-mère et la faire tourner en bourrique. Clara lève la main, fait mine de frapper, mais jamais ne l'a fait. D'une part, les enfants ne témoigneraient pas du respect dû à leurs aînés. Comme indiqué précédemment, en association avec une certaine vision de la ville, la jeunesse est décrite comme sans repères : drogue, scandales, alcool, sexe et dancing seraient leurs valeurs. Ils rechercheraient le moyen le plus rapide d'obtenir de l'argent : en volant. Ils sont jugés comme sots, superficiels, nerveux et faisant des scènes contrairement à la maîtrise de soi et au sérieux des paysans. Être conséquent et travailleur sont des gages de bonne conduite et de bonne réputation à Maureni. L'autochtonie est également une gageure car elle participe du sentiment communautaire qui s'effrite. Après le dernier entretien mené avec Pusa, le 31/07/06, l'ingénieure et sa fille me conseillent d'aller voir ailleurs ce qui se passe. *Ici, ce n'est pas une communauté, il n'y a pas l'identité banataise comme dans d'autres villages. Avant, il y*

²⁸⁸ Emilia, 75 ans, gestionnaire retraitée, Maureni, 08/06.

avait une unité, une communauté de gens qui se comprenaient, vivaient de façon proche par le travail, la famille. Je pouvais, avant, parler avec tout le monde. Je savais qui était la personne en face de moi, de qui elle était la fille ou le fils, qui était son grand-père qui connaissait le mien. Maintenant, chacun a son idée. Pusa poursuit par un exemple : *Avant, construire une maison se faisait vite avec l'aide de tout le monde. Aujourd'hui, chacun construit la sienne. Chacun a ses affaires seul*²⁸⁹. Si la qualité des enseignants n'est pas toujours remise en cause, l'éducation scolaire et la responsabilité des parents sont pointées. Les enseignants bénéficient encore d'une aura au village. Ils demeurent une référence pour les villageois en recherche de conseils relatifs à l'administration ou d'une aide pour leur progéniture. Les parents migrants à l'Ouest sont, quant à eux, accusés d'abandonner leurs enfants aux bons soins d'un voisin ou de grands-parents dont la responsabilité serait de les nourrir et non de les éduquer ainsi qu'Emilia l'a fait pour les 5 enfants d'Ana. Dès lors il n'est pas rare de voir des enfants traîner en rue ou rester chez eux sans plus se rendre en classe. La critique pèse lourd sur *ceux qui n'ont que 7 classes*. L'école de Maureni assure les 8 premières classes devenues obligatoires. Le *gimnasiu*²⁹⁰ et la faculté ne le sont pas. Pour terminer leur scolarité, les élèves doivent gagner Gataia, Bocsă, Resita puis Timisoara, Cluj ou Bucarest. Les études légitiment la parole et donnent un droit à la parole.

Le 26/05/2006, un article sur le maire paru dans une gazette régionale : *24H Quotidien du Banat*. Chaque semaine le journal dédie un article à un maire banatais sous la rubrique *cel mai bun primar* (le meilleur maire). Après une brève présentation historique de la commune, une interview du maire, quelques habitants révèlent leur opinion sur le politicien. Parmi ces témoins, Timot avec lequel le maire a un accord, mais aussi Mirabela une jeune fille de 20 ans. Elle est la belle-sœur de Laura et donc de la famille de Luci, la voisine des Badita. Laura est l'amie de Bianca qui est elle-même amie avec Marinela, la fille du maire qui vit à une rue de chez Laura voisine de Mirabela. Selon l'avis de Mirabela relayé dans la presse, le maire n'a que peu réparé le foyer culturel. Il en va de même pour la gare et il manque de jeux. Elle attend de voir le résultat de ce qui est en route aux dires du maire. Ayant pris connaissance de cet article, Marinela rencontre Mirabela et lui reproche de ne pas respecter son père plus âgé. *Si tu ne le respecte pas, lui non plus ne te respecte pas*. Mirabela passe son chemin après avoir souligné que c'est son avis qu'elle a donné et qu'il est juste. De retour chez Badita, Marinela discute de l'événement du jour avec Bianca qui lui accorde : *Mirabela ne connaît rien à la politique, elle n'a que 7 classes*.

²⁸⁹ Pusa, ingénieure agronome, environs 55 ans, Maureni, 07/06.

²⁹⁰ Gimnasiu : équivalent du lycée français.

Premiile 24 de Ore – Cel mai bun primar

Se află la jumătatea mandatului. Este primar, pentru că voi ați hotărât să fie, votându-l. Să vedem ce a făcut doi ani. Tu ne spui cine merită premiat.

Comuna Măureni

Date monografice

Comuna este aşezată în extremitatea vestică a judeţului Caraş-Severin, la limita sudică cu judeţul Timiş şi cuprinde satul Măureni şi Gârdea. Suprafaţa administrativă totală a comunei este de 1090 hectare, din care 1081, teren arabil. Are o populaţie de 2672 locuitori. Localitatea Măureni a fost înfiinţată în perioada a treia colonizare habsburgică, respectiv cea kislein. Căminul satului are, fiecare familie primărie gratuit 34 pădure de pământ, arenele (2 ha), 2 cai, 1 vacă şi o mână de muncă. La începutul secolului, în anul 1784, au fost construite la Măureni 200 de case noi, din partea statului şi tot în acest an au avut primărie 30 de familii de coloniştii germani. Aşa că au venit din părţile Rinului de Sus, din Palatinat Neagră, Alsacia, Lorena şi Württemberg. Târlă a primit numele de Măureni, în total erau stabiliţi în Măureni 202 familii (1750 persoane), care au primit 52 de hectare terenuri şi 140 de pădure (de case (18-22 pădure de pământ, o vacă, 2-4 cai, o căruţă, un plug, câteva unelte agricole, venit etc.). După construirea caselor s-a trecut la organizarea satului, la realizarea celor mai bune din acele vremuri. Prima famă de conducere a localităţii s-a constituit în 1786, an care marchează data definitivă a formării comunei Măureni. Primul primar al comunei a fost Nikolaus Prentzen. În acelaşi an s-a construit şi parohia catolică. În anul 1790 s-a înfiinţat cartea fondului şi prima hartă a teritoriului comunei. În suprafaţă de 7000 jugline. Pentru a lega comuna de celelalte localităţi, între anii 1872-1873 s-a construit calea ferată Vălsig-Gărdă-Măureni-Peşaga. Din păcate, stăpînia CFR se află la aproximativ 2 km de localitate. Moştenitorii lui Prentzen nu s-a jurea ca în anul 1883 să înfiinţeze prima şcoală. Din 1883 a dat naştere la cultura culturală, reînvierea şi născută în această perioadă pentru satul. Unii gospodari au fost nevoiţi să se mute din sat pentru că erau prea puţini pentru a trăi în sat. Nu puteau să-şi găsească un loc de muncă în sat, deşi erau foarte puţini. În anul 1883 s-a construit un spital epidemic, apoi, în 1900, s-a înfiinţat şi prima farmacie care mai există şi astăzi. În 1883, după ce primăriea telefonului, Pă-

rea în preajma primului război mondial, comuna s-a dezvoltat, din cauza războiului au venit persoane din sat, provocate de calamităţi. Primăria din satul a început să lucreze în sat şi să lucreze pe calea ferată pe care în timpul războiului comunei Măureni se află în satul de sat. Numărul morţilor din comuna, în acest război, a fost de 130. Cu toate acestea, după război se simte o ameliorare a situaţiei economice a comunei. Vechea moară, Kien, fondată în 1886, a fost înfiinţată şi modernizată în 1927. În anul 1925, din partea

au introdus lumina electrică în satul Măureni, pe baza unui motor, care asigură pentru electrificarea localităţii, se în 1929 s-a construit şi o şcoală şi toate căminele publice. În anul 1925, alături de gospodari au fost construite 23 familii de muncă în Măureni. Ele au venit din părţile Sibului. La vremea lor au alături o industrie, stabilită la marginea satului, în anul 1925 la satul se-a construit din terenul agricol exploatat de la marginea satului, suprafaţa de 10 jugline de pământ la preţ de 750 lei jugline, pământ în sat.

Administraţia publică locală

Primar: Traian Puşcag. A fost ales pentru prima dată la alegerile din anul 2000. A câştigat un nou mandat în anul 2004, de fiecare dată a candidat din partea Partidului Social Democrat. În prezent este membru al Partidului Democrat.

Viceprimar: Eugen Frenţu – Partidul Democrat.

Secretar: Gheorghe Ite. Consiliul Local are în componenţă 11 membri, apt dintre ei, după cum urmează, fiind membri ai Partidului Democrat: Ioan Masăş, Ioan Corodol, Nicolae Mădălescu, Florin Ichim, Ioan Flores, Gheorghe Lăscu, Corina Radu şi Gheorghe Stăru. Trei consilieri sunt membri ai Partidului Naţional Ţărănesc: Cristian Democrist, Ioan Serban, Aurel Lupulescu, Danu Stăfan.

Vocea comunei

Primar la Măureni din anul 2000, Traian Puşcag poate să fie judecat de către concetăţeni săi pentru realizarea unor proiecte sale, mult mai uşor decât un primar alflat la primul mandat. Am plecat prin comuna pentru a afla părerile localităţilor şi primul interviu despre activitatea primarului a fost **Timiş Setter**, un bătrân din localitate la care am plecat pentru a afla părerile localităţilor din comuna. „Este un primar bun şi cîră a făcut în comuna noastră mai mult decât toţi ceilalţi dinaintea lui. Să mai candidaţi şi am urmasii fiindu-i este bun”. Lângă Primărie am stat să-l de vorbă şi cu un om de sat, care este un om de sat, **Bianca Mirabela Stăru** (encadré en rouge).

Am plecat pentru a afla părerile localităţilor din comuna. „Este un primar bun şi cîră a făcut în comuna noastră mai mult decât toţi ceilalţi dinaintea lui. Să mai candidaţi şi am urmasii fiindu-i este bun”. Lângă Primărie am stat să-l de vorbă şi cu un om de sat, care este un om de sat, **Bianca Mirabela Stăru** (encadré en rouge).

Am plecat pentru a afla părerile localităţilor din comuna. „Este un primar bun şi cîră a făcut în comuna noastră mai mult decât toţi ceilalţi dinaintea lui. Să mai candidaţi şi am urmasii fiindu-i este bun”. Lângă Primărie am stat să-l de vorbă şi cu un om de sat, care este un om de sat, **Bianca Mirabela Stăru** (encadré en rouge).

Article tiré du journal *24 de ore* (24 heures, quotidien du Banat), 26/05/06, p. 11. Il s'agit de présenter chaque vendredi le maire d'une commune banataise en une page. Celle-ci comporte un tracé de la commune, un bref historique, un portrait du maire, les projets envisagés par l'administration et quelques témoignages d'administrés dont celui de Mirabela qui fit jaser (encadré en rouge) : *Bianca Mirabela Sarbu fut quelque peu plus critique lorsqu'elle parle du maire. « Il a réparé très peu le foyer et c'est tout. La gare est restée très sale et il manque d'espaces de jeux pour les enfants de la commune. Il faudrait un lieu pour aménagé, une sorte de parc pour les plus petits. Il y a beaucoup à faire chez nous et nous attendons de voir les résultats ! ».*

Mirabela souhaite vivre en ville mais sa formation réduite, le peu d'emploi disponible et accessible conditionnent sa situation : seule la *gospodarie* lui permet de vivre. Elle reste à Maureni et poursuit le mode de vie villageois tout en ayant d'autres aspirations. Elle contribue donc à son maintien tout en le modifiant de par les aspirations qu'elle projette sur son lieu de vie. De leur côté, les étudiants tels les enfants du vétérinaire voient leur avenir à l'étranger ou en ville. Ils ne sont pas fréquents ceux qui, comme Titi ou Bianca, veulent vivre au village et « conserver » son mode de vie même adapté au présent. Maureni se dépeuple inexorablement car les études des enfants sont un des témoins de la qualité et de la réputation du foyer.

L'enseignement lui-même bien que usant toujours de manuels élimés par le temps et insistant sur des symboles de roumanité (les chants, les poèmes, le village, la nature , ...) s'ouvre également . Les écoles de Maureni et Sosdea ont accès à Internet depuis 2006. D'autres univers, d'autres références peuplent les leçons et les représentations des enseignants et des enseignés. Cette forme différente d'apprentissage est critiquée par les anciens villageois. Les professeurs renouvelant en partie leur bagage et leur pédagogie perdent de leur renommée. L'enseignement privilégiant la mémorisation et la discipline, l'obéissance s'ouvre à la créativité, à la spontanéité. Par ailleurs, les centres d'intérêt changent. La télévision et la consommation de biens tels le GSM, les jeux vidéos, Internet, ... sont les « nouveaux » hobbies de la jeunesse. Un autre exemple : Titi et Bianca se disputent concernant les vacances. Titi veut aller à la montagne, là où il a grandi, dans ce qu'il désigne comme le berceau de la roumanité²⁹¹. Bianca, en froid avec sa belle-famille, préfère les plages de la Mer Noire. Mari et femme s'opposent : l'un revendique les valeurs roumaines, l'authenticité tandis que l'autre privilégie le confort, le calme et le « fun » des plages associées à la vie moderne. Ces deux lieux de vacances déjà privilégiés sous le communisme divisent également les adeptes d'alpinisme et de farniente de nos contrées. La Mer Noire sera choisie. Ceci suggère que le rapport homme-femme n'est pas un rapport de stricte domination. « Traditionnellement », la femme est le moteur garant de la bonne tenue et du bon fonctionnement de la *gospodarie*. L'homme en est le porte-drapeau, l'emblème. C'est lui qui porte la réputation. Actuellement comme sous le communisme, la femme sort de sa condition paysanne en gagnant un salaire. Le contexte de la « transition » pousse à multiplier et à poursuivre la pluriactivité des villageois pour subvenir à leurs besoins comme ce fut déjà le cas sous l'égide de Ceausescu. L'emploi conditionne le travail dans la *gospodarie*. À Maureni, la fabrique italienne ne recrute que des femmes. Les Occidentaux privilégient les candidates à la migration car elles sont supposées plus sérieuses de par leur attachement à leur foyer conditionnant leur retour. De Angela dont le mari dit en

²⁹¹ Ce regard correspond à la construction du paysan comme emblème de l'identité nationale roumaine qui serait demeuré intacte, authentique, préservé et préservant du même coup l'originalité roumaine. Il symbolise et incarnerait la continuité roumaine. En dépit des nombreuses agressions subies au cours des siècles, il se serait protégé des influences extérieures en restant dans les montagnes devenues dès lors synonymes de berceau et de refuge. Voir chapitre 3.

riant qu'il guette le retour chaque jour depuis la terrasse du Seracin, à Marniela qui travaille à la fabrique de Maureni ou Viorica qui tient un des comptoirs du Basarab grâce à son sourire, le travail sur les terres perd de son intensité et de son attrait. L'augmentation des prix et les restrictions des normes sanitaires poussent à trouver un emploi qui devient la condition du maintien du mode de vie paysan. Le travail des femmes change et leur influence se transforme²⁹². Pour les uns ces changements bouleversent l'ordre établi, renversent ou bousculent les valeurs villageoises, pour les autres ils sont une évolution « naturelle » du village contemporain. Ne peut-on penser qu'il s'agit aussi d'une transformation des moyens tout en maintenant l'autonomie du foyer, certaines valeurs de la *randuiala* en atténuant d'autres aspects ? Différentes refontes plutôt qu'une disparition ?

6.2.2 Radio fossé

Au niveau du village c'est une force, comme dans la société civile actuelle c'est la presse. Au niveau village, c'est la bouche du village. Elle est impersonnelle mais elle est très forte. Quand la voix du village, moi je l'appelle radio fossé, parce qu'il y a beaucoup de rumeurs qui apparaissent sur le bord de la route. (...) Tout le monde connaît tout le monde et cela permet aussi de se respecter même les enfants ils continuent. Mes enfants continuent le salut que je fais encore : sarut mîna – baise main. Tu sais ça... Ce n'est pas quelque chose qu'ils font mais c'est le respect envers les aînés. Parce que s'ils ne saluaient pas tout le monde connaît qu'il s'agit de mon fils et il vient me dire « c'est pas très bien éduqué ton fils. Faites attention » »²⁹³.

La rumeur, les commérages, la calomnie dont la vérité « objective » m'importe peu sont un puissant moyen de contrôle social à Maureni. Si la pollution et la politique sont des sujets de conversation entendus lors des visites entre « voisins »²⁹⁴ ou amis, leur actualité est souvent rapprochée du quotidien *gospodar* : grippe aviaire, détournement de fonds, superficialité des médias, folklore, éducation. Ils deviennent des amorces de bavardages mais aussi des arguments permettant d'expliquer un comportement. Le vol que Claudiu a commis au Basarab n'a rien d'extraordinaire, *tout le monde le fait surtout les ministres*. Les commérages ont ainsi pour fonction de perpétuer les liens communautaires et la distinction établie entre membres et non membres tout en mettant sur la sellette les « moins bons ». On peut s'interroger sur l'efficacité de la police car rares sont les peines infligées. Gigi, policier au village explique : *Je travaille ici depuis 3 ans. Les gens se connaissent tous entre eux. J'étais un étranger, pas bien accepté. Ils règlent leurs affaires entre eux et ne venaient pas ici, au poste*²⁹⁵. « Radio fossé », par l'opprobre jetée sur le trouble fête, infligerait la punition. Ce qui n'entache pas les relations pour autant : Claudiu est

²⁹² Cet aspect ne sera pas abordé ici plus en profondeur. Pour se pencher sur ce point, on peut utilement se référer à l'ouvrage de Cîrstoccea I. (2006).

²⁹³ Marin, infirmier, environ 45 ans, Ciobodo (Caras-Severin), 02/09.

²⁹⁴ Il ne s'agit pas d'un voisinage direct, « réel » mais bien plutôt d'un lien d'intimité conditionné moins par la proximité spatiale que par la proximité sociale.

²⁹⁵ Gigi, policier, la trentaine, Maureni, 11/02.

resté journalier chez les Badita. La critique n'engendre pas l'exclusion, le rejet. Sinon, il en résulterait une atomisation du village ! Fane et Florina sont des quémandeurs alcooliques, des *tope* mais reçoivent toujours de l'aide. Ce sont d'anciens intellectuels: ingénieur et économiste. Emilia et Mariana estiment que la perte d'emploi est la cause de leur malheur de même que leur fils voleur qu'ils n'auraient pas bien élevé. Par les ragots qui circulent lors des visites ou sur le trottoir, les habitants peuvent presque tout savoir du village. Ceci engendre un contraste non seulement avec l'extérieur qui ne sait pas, mais aussi une différence en interne. Les villageois n'ont pas accès aux mêmes informations : et sur ce qui est familier et sur ce qui se trame « dehors ». Les migrants sont ainsi mieux placés car ils ont un capital informationnel relatif aux réseaux migratoires permettant à d'autres membres de circuler et de gagner de l'argent. L'élite, quant à elle, est au courant de ce qui se trame au quotidien. Leurs nombreux visiteurs les mettent au contact de l'actualité locale du moment dont ils obtiennent diverses versions et détails qu'ils pourront utiliser ou non selon leurs besoins. Cela témoigne de toute façon de leur rang. Les migrants aussi se tiennent au courant ou sont tenus au courant par leurs parents de ce qui se trame au village. Ils ne perdent donc pas leur participation à ce lien social régulateur et en sont le sujet et les acteurs : ils sont objet et/ou transmetteur de l'histoire. Dès lors, à l'élite de trouver les moyens de se tenir au courant de ce que savent les migrants.

Les commérages touchent tout le monde, chercheur y compris. Mon arrivée au village était connue de tous les amis de la famille Badita. Ceci avait l'avantage de rendre visible les liens entre villageois. L'information divulguée consacre en quelque sorte les liens établis entre les acteurs discutant mais aussi à propos du sujet de la conversation dont on se soucie. Par la rumeur, les villageois peuvent être aidés : Iossif a reçu quantité de *sarmale* lors de son accident car de foyer en foyers proches de chez lui, les habitants ont appris son problème. L'entraide spontanée est née et s'est aussi organisée. Le glas sonne les décès et informe du désarroi d'un membre du village auquel on témoignera au minimum de la déférence, mais que l'on pourra aussi aider même si cette entraide est fragilisée aujourd'hui selon Pusa et sa fille. Ceci se combine à la calomnie, à des discours pernicieux, à l'hostilité et aux dissensions. Cependant, la solidarité serait également le propre du village. L'anonymat des villes est différent même si la *gospodarie mixte diffuse* lie parents citadins et ruraux et que les recherches de V. Mihailescu et V. Nicolau (1995) ont montré que l'entraide entre voisins de blocs existe. Ce trait villageois est également un marqueur distinctif face à la froideur occidentale. *Chez vous personne ne s'occupe de personne même pas des parents* me répètent souvent Mariana ou Milita. Se mêler de la vie des autres, se tenir au courant est aussi rassurant. Cela favorise le sentiment de partager des références communes tout en restaurant les distinctions au village. Cela rappelle combien certains respectent la norme du *gospodar* alors que d'autres s'en échappent et se perdent. Les étrangers ne participant pas à ce système d'échange de propos sont suspectés : ils sont naïfs et hautains. Christian a des problèmes car il n'écoute pas le village selon Emilia. L'absence d'intimité est le revers de la médaille. Se plier aux normes du village, partager à peu près la même vie permet de s'entendre. Marin s'inquiète de l'allure de son jardin, du

comportement de ses enfants car s'il ne cultive pas, si ses enfants ne saluent pas, il devient l'objet des critiques d'autrui. Il ne serait plus un membre à part entière du groupe s'il ne se conduit pas selon la règle, selon la *randuiala*. La rumeur et la calomnie sont une pression constante. Elles sont une contrainte qui pousse à se conformer, une force centripète qui tend à ramener les comportements dans la norme, l'ordre des choses.

Tout le monde est critiquable : les migrants travaillent trop et ne s'occupent pas des enfants, les journaliers dépendent d'autrui, les quémandeurs paressent, les jeunes mal éduqués perdent leurs repères que la *gospodarie* apportait, ... Alimenter et diffuser les rumeurs impose d'en devenir une cible potentielle. Afin d'éviter la diffamation et la mise à l'écart momentanées, se conformer aux règles est une protection. Les normes balisent le maintien de l'ordre des choses. Énoncer et entendre les commentaires désobligeants sur tel ou tel acte perpétré, tel comportement rappellent la marge de manœuvre dont disposent les villageois pour être de « bons villageois ». Ceci rappelle la force d'être un bon *gospodar* et la centralité de la *randuiala* : tenir son foyer et son jardin, ne pas boire (trop), ne pas battre ses enfants, ne pas hurler, ne pas faire de scène, ne pas être dépendant du bon vouloir et de la pitié du voisin, ne pas traîner, ne pas paresser, ... Cependant, cette norme tend à bouger. Après les discussions menées dans la cuisine, la sentence de Bianca ou d'Emilia tombait. Iepure²⁹⁶ serait un berger qui s'entête dans son fromage et qui, pour gagner de l'argent, vend du fromage pourri. Sa vie en autarcie dans sa bergerie, au loin, avec une femme au village et une au travail est suspecte. Sa famille serait en esclavage. Nica possède des moutons. Ses *pleurnicheries* en se disant pauvre seraient de la comédie. Ces commentaires m'informaient de la « justesse » des comportements de chacun par l'image que le jugement des Badita m'en donnait, de leur « adéquation » à la norme. Certes les bergers peuvent être considérés comme extérieurs au village car arrivés plus tard, mais ils sont intégrés aux réseaux villageois d'échange. Certes référence est faite à la norme du travailleur autonome, mais ne pas être flexible et s'entêter au détriment des autres est critiqué. Tous les migrants, tout comportement « déviant » ne sont pas l'objet de commérages : un mélange s'opère entre les normes *gospodar* et les changements de la « transition ». Il s'agit de n'être ni trop en retard ni trop à l'avance sur son temps, ni traditionaliste ni moderniste, mais respectueux des normes « traditionnelles » et des « évolutions ». Les sanctions positives (la bonne réputation) et négatives (la mauvaise réputation) expriment et réaffirment les normes sociales sans les figer. Aucune exclusion totale n'est observée même pas à l'égard des Tsiganes soi disant bannis du village. Depuis 2006, le retour des campements nomades dans les prés communaux déclenche des bagarres les soirs d'été au bar. Cela change momentanément les cibles des accusations de vol, mais leur présence renouvelée chaque année et les conversations se nouant dévoilent une acceptation. Le changement est permis car l'élite sensée incarner le modèle de la norme

²⁹⁶ Certains habitants ne sont pas appelés par leur nom, mais portent un surnom. Iepure (lapin) se prénomme Mihai. Si tout le village recourt à son surnom, jamais il ne sera utilisé en la présence de l'intéressé contrairement à d'autres diminutifs. Les sobriquets dérivent du nom ou du prénom ou parfois d'une anecdote.

intègre de nouvelles références inspirées de l'Occident, des investisseurs, des migrants, des représentations formées de la modernité globalisée et des moyens techniques et financiers renouvelés. Les migrants illustrent et incarnent l'existence d'autres manières de faire. Certains sont considérés et/ou se posent comme changement radical, d'autres tempèrent. Dans les deux cas, je ne constate pas un effacement total des normes car le lien au village, à la communauté et au réseau d'entraide est maintenu. Dans un cas comme dans l'autre, les *tope* servent de repoussoir. Tout dépend du point de vue adopté. Toujours, ce sont les paresseux, scandaleux sédentaires ou mobiles qui servent de bouc émissaire. Dans certains cas, ce sont les paysans archaïques, conformistes, fermés au progrès et à la liberté que l'on critique. Dans d'autres cas, le caméléon revendiquera sa spécificité à l'égard de ces Occidentalisés égarés.

La *gospodarie* initie donc au monde et à l'altérité. Elle est un outil de subsistance et une machine à vivre. Elle institue un lien à la nature, au village, aux voisins, à autrui. Elle est le cadre du rythme d'existence, du lever au coucher, des repas, du travail, du repos, du bain, des jeux. Elle est le lieu où l'on revient : des champs, de l'école, de la ville, de l'Ouest. La *gospodarie* est un métronome, elle imprime une cadence à la vie dont le tempo varie d'un foyer à l'autre selon les choix, les possibilités, les parcours de ses membres. En son sein, la durée s'étire ou se resserre, tel un élastique, au prorata de l'ennui et de la satisfaction tirées des tâches accomplies. Elle imprime ainsi les règles du jeu de la vie quotidienne en suivant ou non le mode d'emploi « classique » de la *gospodarie*. Chacun y a un rôle précis fixé par la coutume mais sa répétition n'est pas identique. Chaque fois que ce rôle est joué, il est réinterprété. Cette (re)création lui permet de subsister et de changer.

6.4 L'atelier du caméléon

La collectivisation des terres a eu un impact important sur les conceptions du travail et de la vie familiale. La terre, préalablement partie intégrante de l'organisation domestique, fut confisquée. Cela porta atteinte au sens et à l'ordre du monde du *gospodar*. Le changement de contexte de vie des Maurenieni passant du statut de *gospodar* à celui d'ouvrier agricole salarié se transforme de nouveau. Il devient, aujourd'hui, un chômeur en recherche d'emploi souvent à combiner avec les ressources de son foyer dont les produits de la maisnie. La chute du régime communiste, la redistribution des terres et l'ouverture à l'Ouest engendrent de nouvelles reconfigurations dans le village et les maisons. Certaines demeures sont réaménagées à des degrés divers tandis que d'autres sont construites ou reconstruites avec des formes imposantes et « neuves » (ce phénomène a déjà une bonne dizaine d'années). Le style « traditionnel » des maisons se confronte à un style « moderne » mais toute une série d'interprétations intermédiaires sont perceptibles de même que l'absence de changement est aussi significatif des processus identitaires en cours au village. Les maisons fournissent une forme matérialisée

des catégories identitaires (détaillées au chapitre suivant) qu'un « changement » de rythme de vie vient confirmer et nuancer. « L'émancipation » sociale, « l'intégration » européenne et l'autonomie ne permettent pas de subdiviser les habitants en gens modernes ou gens traditionnels. Ils ne renoncent ni à l'un ni à l'autre, ni à leur passé ni au « progrès ». Le rejet, la négation de la « tradition » ou de la « modernité » est un leurre.

La *gospodarie* est une fabrique de sens multiples, un atelier au sein duquel le villageois façonne son être au monde selon ce qu'il était, est et sera. Forteresse et refuge, la *gospodarie* apporte la sécurité du lendemain pour peu que l'on prenne soin de son potager et de ses animaux. Elle est un garde-manger qui regorge de réserves pour peu qu'elles aient été prévues. Nid, elle offre le confort de son aménagement, la chaleur de son foyer, et la sécurité du refuge. Coquille, elle protège de l'extérieur. Métronome, la *gospodarie* est le cadre du rituel quotidien. Elle est le lieu où ces gestes sont sacralisés, se chargent de sens et de valeur morale : il est bien de prendre soin de son foyer (animaux compris), il est bon de cultiver. Ceci en dépit du nombre croissant des affiches de vente apposées sur les fenêtres. Etiquette, elle est révélatrice de ce que sont ses habitants (du moins en partie) dans la mesure de leurs moyens et selon la norme locale. Elle est un signe extérieur de statut. Elle est le socle du jugement et d'assignation d'une identité sociale, d'une reconnaissance. La maison par son style et son aménagement exprime d'emblée, aux yeux des Maurenieni, une adaptation accomplie ou manquée. Ceci se double d'une autre catégorisation dont la maison est également un signe pour les habitants revendiquant leur attachement et leur héritage du statut *gospodar* : la mesure. Aussi, la décrépitude des maisons est tout autant critiquée que les nouvelles constructions imposantes ou « farfelues » des migrants. La *gospodarie* récapitule les valeurs, les références et les ressources des habitants. La maison définit l'habitant en le logeant et ce dernier revendique ou endosse son statut à travers le témoignage des murs. *La maison « localise » la continuité temporelle (comme elle personnalise celle de l'étendue) et en affecte chaque membre de la maisonnée d'une conscience particulière qui dépend largement de l'endroit où il se trouve.* (Pezeu-Massabuau, 1999, pp. 126-127).

Hobby, nécessité, la *gospodarie* se révèle être aussi et surtout une boussole. Elle est une façon de vivre au quotidien, aujourd'hui. Ni archaïsme ni modernisme, elle permet de s'investir, de se dire face à un ordre du monde. La *gospodarie* supporte un ethos. La norme du *gospodar* sur laquelle repose traditionnellement le jugement social local s'ajuste au gré de l'architecture et des villageois qui pourtant sont liés entre eux par ce sentiment de l'être (*sentimentul al fiintei*) de C. Noica. La contemporanéité de la demeure et de la vie en *gospodarie* par sa manière de se mouvoir dans l'espace habité, dans l'espace public villageois, par le rythme qu'elle entraîne, par ses codes de l'hospitalité en fait un symbole reçu de la tradition qui se teinte de couleurs et nuances « neuves ». Cette boussole aide à dire sa position dans le village et la société roumaine par le mode de vie auquel elle invite, dans un sens ou dans l'autre. Elle désigne également les groupes de pairs, elle rattache à la cohorte de ceux qui

partagent les goûts, les valeurs, le rythme tout en changement. Comme la terre est une présence visible et une absence remarquée, la gospodarie est une étiquette qui permet de jauger et de juger la qualité d'un foyer selon une organisation précise du monde, la *randuiela* et sa norme : le modèle *gospodar*. La maisnie est un itinéraire : ses chemins guident les villageois qui lui impriment la route à suivre pour le reste du parcours partiellement précontraint. Elle oriente au-delà de la dichotomie, elle combine et intègre en différents mélanges selon les personnes et leur parcours. Le « résider » et l'« être » sont deux modes inséparables de l'existence en *gospodarie* tout comme sur les terres.